UNE
FÊTE BRÉSILIENNE
CÉLÉBRÉE A ROUEN EN 1550

SUIVIE

D'UN FRAGMENT DU XVIe SIÈCLE ROULANT SUR LA THÉOGONIE
DES ANCIENS PEUPLES DU BRÉSIL

ET DES POÉSIES EN LANGUE TUPIQUE DE CHRISTOVAM VALENTE

PAR

FERDINAND DENIS

A PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

PLACE DE LA COLONNADE DU LOUVRE, N° 20

—

1850

REPRINTED IN 1968 BY
THE GREGG PRESS/UPPER SADDLE RIVER, N.J.

(On donne ici le titre complet du livre qui a fourni le sujet de cette notice.)

D416f

UNE FÊTE BRÉSILIENNE.

CEST LA DEDV-
ction du sumptueux ordre plaisantz spe-
CTACLES ET MAGNIFIQVES THEATRES
DRESSES, ET EXHIBES PAR LES CITOI-
ens de Rouen ville Metropolitaine du pays de Normandie, A la
sacre Maiesté du Treschristian Roy de France, Henry secōd
leur souuerain Seigneur, Et à Tresillustre dame, ma Dame
Katharine de Medicis, La Royne son espouze, lors de
leur triumphant ioyeulx et nouvel aduenement en
icelle ville, Qui fut es iours de Mercredy et ieu-
dy premier et secōd iours d'octobre, Mil
cinq cens cinquante, Et pour plus ex-
presse intelligence de ce tant ex-
cellent triumphe, les figu-
res et pourtraicts des
principaulx aorne-
mentz d'iceluy
y sont apposez chascun en son lieu comme l'on pourra veoir
par le discours de l'histoire.
Auec priuilege du Roy.
On les vend à rouen chez Robert le Hoy Robert et Jehan dictz
du Gord tenantz leur boutique, Au portail des libraires.

1551.

FUNDERBURG LIBRARY
c.1
MANCHESTER COLLEGE

UNE FÊTE BRÉSILIENNE

célébrée à Rouen en 1550.

Un demi-siècle s'étoit à peine écoulé depuis la découverte du Brésil, et près de cinquante Indiens appartenant à la race des Tupinambas venoient simuler leurs combats sur les bords de la Seine, devant Catherine de Médicis, et mêler à ces jeux guerriers leurs danses solennelles, telles qu'elles avoient lieu dans les belles campagnes arrosées par le Capibarribe et le Paraguassú. Certes, ce fait qui a échappé jusqu'à présent à tous les historiens n'a rien en réalité qui doive surprendre si l'on veut se rappeler un moment combien étoient actives les relations de Rouen, de Dieppe et de Honfleur avec l'Amérique méridionale ; mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que les détails les plus sommaires de cette fête, les renseignemens même les moins circonstanciés sur les personnages qui y prirent part, aient été complétement ignorés des bibliophiles américains, tandis qu'une relation de la fête imprimée par ordre de l'échevinage d'une grande ville, donnoit à cette description un caractère d'authenticité qui la transformoit pour ainsi dire en pièce officielle, et que plus tard le *Cérémonial de France* reproduisoit des récits analogues où figuroient souvent des Indiens. Ceci prouve une fois de plus l'intérêt singulier qui s'attache maintenant à certains opuscules jadis parfaitement dédaignés ; *la deduction de la sumptueuse entrée*, imprimée à Rouen en 1551 (1), précède de seize ans environ la fondation de la capitale du Brésil, et c'est sans contredit le premier monument iconographique que la presse du XVIe siècle nous ait fourni sur ce beau pays (2).

Et cependant que d'esprits curieux, que d'hommes éminens même s'occupoient du Brésil à cette époque, en France, en Portugal et jusque dans les villes reculées de l'Allemagne! Que d'écrits intéressans où l'on prévit, dès l'origine, les splendeurs de ce vaste empire ; que de traités oubliés maintenant, dans lesquels des

Figure des Brisilians.

esprits patiens déposoient d'immenses recherches sur des peuples éteints, sur des langues que l'on parle à peine actuellement, sur des cosmogonies dédaignées, et qui néanmoins se rattachent à l'un des pays les plus florissans de l'Amérique du Sud Certes, nous n'avons pas l'intention de mettre en relief la langue, la poésie, les danses dramatiques des Topinamboux ; ne fût-ce que par respect pour la tradition du grand siècle, nous n'oserions commettre cette énormité ; l'ombre de Boileau nous le défend ; mais puisqu'il s'agit d'une pompe sauvage, comme on disoit au temps de Montaigne, d'une fête originale (3), où des Indiens qui surent périr plutôt que de faillir à la religion du serment, vinrent un moment mêler leurs jeux aux merveilles de la renaissance, nous préférerons pour les faire connaître les paroles indulgentes de l'auteur des *Essais* au mot dédaigneux du satirique ; et pour réhabiliter quelque peu les anciens dominateurs du Brésil, nous invoquerons l'homme dont la sagacité pénétrante essaya de présenter sous son jour réel l'esprit hardi et naïf à la fois d'une race généreuse.

Disons-le donc, ces guerriers indomptables qui se mêlèrent si complaisamment aux matelots de Rouen pour divertir *leurs parfaicts alliés*, comme dit Lery, ces hommes extraordinaires qui n'hésitoient pas à franchir l'Océan, obéissant naïvement à une pure fantaisie, ces *sauvaiges* voisins de *la brute*, comme les qualifioient les plus éclairés, étoient certes plus avancés dans l'échelle sociale que ne le supposoient ceux qui les accueilloient si dédaigneusement, et qui en faisoient leur jouet ; ils avoient une langue harmonieuse, une cosmogonie bien plus compliquée qu'on ne le croit généralement, un esprit singulièrement prompt surtout à saisir les différences tranchées que les vices de notre civilisation établissoient entre eux et nous. Montaigne se méprit peut-être à son tour, en adoptant une opinion diamétralement opposée à celle de son siècle. Il savoit que si ces tribus ne formoient pas de villes considérables et n'édifioient pas des cités, elles pouvoient mettre sur pied des armées de quinze et vingt mille combattans ; il vit un dédain raisonné de

nos mœurs où il n'y avoit qu'enfance de l'état social, et il précéda Rousseau dans son étrange apologie de la vie sauvage. N'oublions pas toutefois que dans cette circonstance, il eut la gloire de restituer à l'esprit humain son impérissable dignité.

L'auteur des *Essais*, personne ne l'ignore, est le premier qui nous ait conservé le refrain d'une chanson sauvage, et ce fragment plein de grâce naïve lui a inspiré quelques réflexions sur le génie primitif, sur la poésie indépendante des règles, que depuis ont citées nos meilleurs écrivains. Ce chant venoit de Ganabara, ou de la *France antarctique*, comme on disoit encore parmi nous au XVIe siècle, et il avoit été transmis à l'illustre philosophe par un compagnon de Villegaignon qui avoit résidé durant dix ou douze ans au milieu des tribus indiennes. Ce fut de cet homme simple, auquel il avoit été donné de vivre si longtemps « *en une contrée de pays très-plaisante et bien tempérée* » dont les Francais avoient rêvé un moment la possession, au milieu des guerres civiles, que Montaigne recueillit tant de notions exactes, tant d'observations précieuses sur les mœurs des Tupinambas. Grâce à cet esprit sagace qui analysoit aussi rapidement les faits inattendus, les renseignemens nouveaux, que les lois fondamentales des sociétés antiques, on eut pour la première fois alors une idée de la vie que menoient les sauvages du Brésil en leurs grandes forêts. Ainsi que cela devoit être, Montaigne, nous le répétons, s'éprit peut-être un peu soudainement du génie de ces peuples; en présence de nos misères il oublia trop leurs coutumes, il cita leurs paroles fières, mais il parla à peine de leurs effroyables sacrifices, et après s'être enthousiasmé pour leur esprit d'indépendance, il finit par les citer comme offrant le modèle d'une société sage, parce que leur vie étoit simple. « Tout cela ne va pas trop mal," s'écrie-t-il en concluant, mais quoy, ils ne portent point de haut-de-chausses. »

Il faut bien l'avouer, et l'on auroit quelque peine à le croire, si la précieuse relation que nous avons sous les yeux ne venoit nous l'attester, ce fut dans cette simplicité toute primitive de

costume, que cinquante Brésiliens réunis à deux cent cinquante matelots normands, donnèrent à Henri II et à Catherine de Médicis leur fête étrange, leur scyaumachie sauvage, comme disoient les érudits du temps; drame bizarre et qui n'avoit certainement aucun antécédent en Europe depuis la découverte du Brésil par Pedro-Alvarez Cabral.

Il s'agit ici surtout de reproduire un document, et nous serons bref. Le XVIe siècle étoit, comme on sait, le siècle par excellence des carrousels, des tournois, surtout des *entrées*. En 1549, Henry II et sa nouvelle épouse avoient été reçus dans Lyon avec un cérémonial inouï, avec un luxe qui dut faire oublier à Catherine de Médicis les pompes de Florence. L'année suivante, Rouen voulut effacer cet étalage de richesses qui, il faut l'avouer, ne pouvoit être surpassé peut-être que dans les bonnes villes de Normandie. Non-seulement, il fit faire deux statues d'or qui devoient être offertes en présent au royal visiteur, mais le corps municipal alla plus loin, et ayant appelé dans son sein de nombreux artistes qui n'appartenoient pas tous à la France (pour que les inventions, dit la chronique, fussent plus variées), on dressa force obélisques, force temples, force arcs de triomphe, *animez de beaux personnaiges;* on alla même jusqu'à figurer l'apothéose de François Ier, par pur amour de l'antiquité, et, après avoir épuisé les souvenirs des temps païens, on eut la pensée de faire intervenir dans la fête les pompes du nouveau monde. Ce ne fut ni aux épouvantables splendeurs de Mexico, pour me servir encore d'une expression de Montaigne, ni aux peintures toutes récentes que l'on faisoit des conquêtes de Pizarre, que l'on emprunta l'idée de cet épisode destiné à varier *la royale entrée*, ce fut aux simples habitans des vertes forêts du Brésil que l'on demanda des inspirations. Après avoir épuisé les emblèmes, les souvenirs mythologiques, les grandeurs du monde romain, on s'adressa aux matelots rouennais accoutumés depuis longtemps aux voyages d'outre-mer, et il fut convenu qu'en dépit de la saison avancée, car l'on étoit au mois d'octobre, les rives de la Seine

offriroient les scènes pittoresques et quelquefois si étranges que nos marins contemploient sur les rivages des fleuves américains. La vie guerrière des Indiens, ses alternatives de joie ou de terreur, les incidens qu'amenoit le trafic du bois du Brésil, les stratagèmes employés à la chasse, les danses qui succédoient au travail, tout devoit être *naïvement depinct au naturel*, et si bien au naturel, que les marins de Rouen, de Dieppe et du Havre, adoptèrent complétement le costume par trop primitif des Tabayares et des Tupinambas.

Lorsque Christophe Colomb débarqua pour la première fois sur les rives d'Hispaniola, et qu'il contempla cette foule émue qui le prenoit pour un dieu, il dit à ses compagnons : « Voyez, ils sont nus, mais ils sont vêtus d'innocence ! » Le mot charmant du grand homme s'appliqueroit difficilement, j'en conviens, à la cour de Catherine de Médicis; mais pourquoi ne s'appliqueroit-il pas au siècle ? La naïve curiosité qui entraînoit les esprits, les récits que renouveloient les voyageurs, le culte même que vouoit la renaissance aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, tout sert à expliquer ce qu'il y a d'étrange pour nous dans cet épisode d'une fête ordonnée par les plus graves magistrats du pays de sapience, *gens doctes*, nous dit le récit, et *bien suffisans personnaiges*.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les plus honorables dames de la cour, et je n'adopte pas ici complétement la formule de Brantôme, assistèrent à cette fête. N'y voyant aucun mal, elles y montrèrent *face joyeuse et riante;* quant à l'opinion de la reine, la chronique rouennaise est explicite. « Le second jour, comme on renouveloit le spectacle, Katherine de Médicis, passant en sa pompe et magnificence par dessus la chaussée, ne le sut faire sans prendre délectation aux iolys esbatements et schyomachie des sauvages. »

La relation qui nous a donné si minutieusement le détail de la fête, et qui décrit avec tant de complaisance la splendeur des costumes, ne fait point défaut lorsqu'il faut signaler les nobles dames ou les grands personnages qui prirent part à ces royales

entrées. Sans compter les chefs militaires, elle nomme l'amiral de France, le vice-amiral, grand maître de l'artillerie, le nonce du pape, les ambassadeurs d'Espagne, d'Allemagne, de Venise, d'Angleterre, de Portugal « et d'autres nations estranges, joingts avec eulx. Les archeuesques, euesques et prelatz de France ; messeigneurs les révérendissimes cardinaulx de Ferrare, de Bourbon, de Guyse, de Vandosme, Sombresse, de Chatillon, de Lisieux, vestus de leurs capes de camelot rouge-cramoysi, et montez sur leurs mulles honorablement houssez et salerez, selon la dignité du sénat apostolique, précédoient la maiesté du Roy, l'aornement duquel estoit une cazaque à la damasquine, de veloux noir, menu découpée doublé de toile d'argent, enrichie et guypée d'une précieuse et subtile broderie, chargée de pierres orientales, d'inestimable valeur. La vive splendeur desquelles cavsoit une reuerbération à son auguste face. » Les autres grands personnages sont énumérés à la suite de Henri II, et la chronique nomme successivement le duc de Montmorency, pair et connétable de France, « monseigneur le duc de Guyse, monseigneur d'Anguian (*sic*), Loys, monsieur son frère, Monsieur le duc d'Aumalle, les ducs de Longueville et de Montpensier, les ducs de Nemourx (*sic*), le Prince de la Roche-sur-Yon, et autres en nombre suffisant. »

La déduction de la sumptueuse entrée est divisée en deux parties, *l'entrée du Roy* et *l'entrée de la Royne*; c'est dans cette seconde portion du récit que l'auteur nous a conservé les noms des dames qui accompagnoient Catherine de Médicis ; après avoir décrit l'ajustement splendide de la jeune reine, il cite madame Marguerite de France, « fille de Roy, sœur unique de Roy et digne d'auoir pour espoux vn roi de pareille générosité ; Madamoyselle la bâtarde ; » tout le monde sait quelle est la femme éminente que l'on désignoit sous ce nom ; « mesdames les duchesses d'Estouteville et de Valentinois. » Lorsqu'on a lu attentivement la chronique, on est tenté de croire que c'étoit en réalité à cette dernière que s'adressoient tous les emblèmes louangeurs de la fête. Non-seulement le fa-

meux croissant étoit retracé de toutes parts, sur les bannières, sur les caparaçons des chevaux, à la base des statues allégoriques, jusque sur le manteau royal, mais le chiffre si connu paraissoit sur les armes de quelques officiers, et témoignoit par son éclat du peu d'égards qu'on avoit à la cour pour les légitimes soucis de la jeune femme et de la jeune épouse (4).

La Reine douairière d'Écosse avoit fait, dès le 25 septembre, son entrée à Rouen, et cependant l'auteur ne la nomme pas ; il la confond sans doute parmi ces nombreuses princesses dont la gracieuse contenance « rendoit comme estonné d'admirable délectation le peuple qui les regardoit, incertain si leur corps traitif et naïf traict de visage aornoit leurs sumptueulx habitz, ou si la sumptuosité de leurs accoutremenz donnoit accroissement de beaulté à leurs personnes. » En est-il de même de Marie-Stuart, qu'on ne nomme pas ? Y a-t-il inadvertance du chroniqueur, ou redoublement de prudence maternelle ? On peut admettre cette dernière supposition, car depuis dix-huit mois la jeune princesse étoit à la cour de France, et dès l'année 1548, un homme qui acquit plus tard une certaine notabilité dans l'histoire du Brésil, Durand de Villegaignon, vice-amiral de Bretagne, étoit allé la chercher en Écosse avec M. de Brézé. Nous le répétons, *la déduction* de la sumptueuse entrée ne fait nulle mention de cette beauté déjà merveilleuse, bien qu'en son enfance, et si elle mentionne le Dauphin, ce n'est que pour décrire le splendide costume du personnage qui le représentoit. Nous venons de citer les spectateurs principaux de ce drame étrange ; disons un mot des acteurs.

Ce seroit sans contredit une histoire curieuse que celle de ces matelots normands qui dansoient si bien devant les dames de la cour. A partir de l'époque où Denis de Honfleur, en 1508, et le père du célèbre Jean Ango conduisoient leurs équipages vers les terres presque inhabitées du Brésil, jusqu'à la fondation de San-Salvador en 1549, que d'hommes hardis, insoucieux de tous les périls, s'en allèrent chercher fortune, ou simplement vivre dans l'abondance sur ces rivages favorisés !

Que d'aventuriers conduits par Guillaume le Testu, Barré, ou Jacques Sore, prétendirent recommencer dans ces terres inconnues les merveilleuses aventures des *Conquistadores* qui s'enrichissoient sur la rive opposée! Mais aussi que de déceptions et de bizarres existences! Le commerce de l'*araboutan*, ou bois du Brésil, la recherche incessante de ces beaux aras à la livrée d'azur et de pourpre, dont toutes les grandes dames prétendoient parer leurs volières, ces papegaulx au gai plumage, que le luxe répandoit jusque dans l'habitation de la simple bourgeoise, ces cargaisons si fréquemment renouvelées de sagouins ou de *guenones*, comme on disoit alors, destinées à égayer le château féodal du gentilhomme campagnard, devenoient l'objet d'un commerce qui amenoit des communications incessantes avec les Indiens (5) et ces communications se multiplièrent bientôt de telle sorte, qu'elles créèrent dans nos factoreries une classe d'hommes à part désignés sous le nom d'*interprètes normands*. Ces interprètes, fort différens des missionnaires, on doit le penser, s'occupoient fort peu à composer des glossaires à l'imitation des religieux de Piratininga (6), et ils étoient précisément tout l'opposé de ce qui recommandoit les Nobrega, les Navarro et les Anchieta, sans cesse en quête des croyances indiennes pour leur substituer le christianisme (7). Non-seulement, ils mettoient tout leur soin à s'initier aux coutumes les plus étranges des indigènes, mais souvent ils réussissoient de telle sorte, qu'on eût pu les prendre pour de vrais *sauvaiges*; on a la certitude que plusieurs d'entre eux poussèrent le goût de l'imitation (et ici l'esprit frémit d'épouvante) jusqu'à partager les terribles festins des Tupinambas. Si Paez trouva à cette époque un interprète portugais qui s'étoit percé la lèvre inférieure et les joues pour y porter les étranges joyaux formant la partie la plus recherchée d'une parure indienne, on ne sauroit mettre en doute que beaucoup d'interprètes françois ne se soient fait gloire de revêtir aussi les ornements bizarres des Brésiliens. Il suffit de lire Thevet, Lery, Hans-Staden, pour s'initier à la vie désordonnée et à la conduite quelquefois

barbare de ces hommes si hardis, mais quelquefois si féroces, qui repoussoient parfois jusqu'aux souvenirs de la civilisation; mais il faut déplorer aussi que des relations circonstanciées ne nous aient pas fait connoître plus souvent leurs admirables découvertes et quelquefois leurs beaux travaux; la cosmographie d'Alphonse le Xaintongeois, qui recule jusqu'en 1540 nos explorations dans l'Amazonie, le splendide Portulan de Guillaume le Testu, sont autant de documens que l'on peut joindre à ceux de Parmentier et qui doivent accroître nos regrets (8).

Quant aux autres acteurs qui figuroient de si bonne foi dans ce que l'auteur appelle cet *esbatement américain*, on pouvoit leur appliquer les réflexions si justes qu'inspirèrent plus tard trois d'entre eux au philosophe dont la parole aimable a retracé pour tant de lecteurs les joies quelque peu embellies de la vie indienne. « Ils etoient bien misérables de s'estre laissez pipper au désir de la nouueauté, et aueoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nostre. » Quoi qu'il en soit, leur séjour dans la cité de Rouen laissa des traces plus durables que la fête pompeuse dans laquelle ils se montrèrent acteurs si intelligens, et naguère encore, une maison bien connue portoit le nom d'hôtel de l'île du Brésil. Deux nations puissantes du pays de Santa-Cruz sont nommées dans le livre que nous avons sous les yeux; il est facile de reconnoître dans les *Tabagerres*, les Tayabaras, et dans les Toupinabaulx, les *Tupinambas*. Les premiers faisoient partie d'une confédération puissante qui s'attribuoit la gloire d'avoir jadis dominé tout le pays; les seconds offroient dans leur fierté inflexible le type du sauvage américain. Quelle que fût la puissance de l'amiral qui assistoit à cette fête (c'étoit l'infortuné Coligny), nous doutons que l'on eût pu réunir sur les bords de la Seine des hommes qui se montroient irréconciliables ennemis sur les rives de l'Yguarassú. Quelque conflit sanglant, le cri terrible de guerre eût interrompu à coup sûr la joyeuse clameur de la fête, ou l'une de ces gracieuses chansons que recueillit Montaigne (9). Comme les Carijos, les Tayabaras, anciens dominateurs des côtes, avoient,

dit-on, renoncé à l'horrible coutume de l'anthropophagie (et ce sont ceux, on le verra bientôt, qui remplissoient le rôle de vaincus) ; il y avoit au contraire parmi les Tupinambas, nos *parfaicts alliez,* ainsi que les appelle Lery, tel chef qui se vantoit d'avoir sacrifié plusieurs centaines de guerriers et de les avoir fait servir à ses terribles festins. Qu'eût amené en cette occasion un amour effréné de la couleur locale? Selon toute probabilité, les *Brisilians* de Rouen appartenoient sans exception à la confédération des Tupinambas ou des Tamoyos, dont les tribus dominoient la côte à l'arrivée de Pedralvez Cabral (10). Des gens experts en ces sortes de matières comme l'étoient nos hardis marins, durent se garder de l'épreuve ; ils savoient d'avance de quelle manière se fût terminé le jeu.

Ces préliminaires acceptés, afin que l'on puisse mieux comprendre le programme du XVIe siècle, nous passons à la partie importante de notre tâche, et nous donnons le texte du récit, sans rien retrancher à sa naïveté. Nous avons voulu même scrupuleusement respecter l'orthographe, comme on est parvenu à reproduire la vieille gravure dans toute sa vérité, grâce au soin minutieux qui le dispute à une main habile qu'on ne rencontre que chez M. Lemercier. — « Le long de la dicte chaussée qui s'estend depuis le devant de la porte des dites emmurées, jusques au bort de la riuière de Seyne, sied vne place ou prarye non édiffiée de deux cens pas de long et de trente cinq de large, la quelle est pour la plus grande partie naturellement plantée et vmbragée, par ordre, d'une saussaye de moyenne fustaye et d'abondant fut le vuyde artificiellement remply, de plusieurs autres arbres et arbriseaux comme genestz, geneure, buys et leurs semblables entreplantez de taillis espes. Le tronc des arbres estoit peint et garny en la cyme de branches et floquartz de buys et fresne, rapportant assez près du naturel aux fueilles des arbres du Bresil. Autres arbres fruictiers estoient parmy eulx chargez de fruictz de diverses couleurs et especes imitans le naturel. A chacun bout de la place, à l'enuiron d'une quadrature estoient basties loges ou maisons de troncs

d'arbres tous entiers, sans doller ni preparer d'art de charpenterie, icelles loges ou maisons couuertes de roseaux, et fueillarts, fortifiés à l'entour de pal en lieu de rampart, ou boulleuerd en la forme et manière des mortuabes et habitations des Brisilians. Parmi les branches des arbres volletoient et gazoulloient à leur mode grand nombre de perroquetz, esteliers, et moysons de plaisantes et diverses couleurs.— Amont les arbres grympoient plusieurs guenonnez, marmotes, sagouyns, que les navires des bourgeois de Rouen avoient nagueres apportez de la terre du Bresil. Le long de la place se demenoient ca et la, jusques au nombre de trois centz hommes tous nuds, hallez et herissonnez, Sans aucunement couurir la partie que nature commande, ils estoient faconnez et equipez en la mode des sauvages de l'Amerique dont saporte le boys de Bresil, du nombre desquelz il y en avoit bien cinquante naturelz sauuages freschement apportez du pays, ayans oultre les autres scimulez, pour decorer leur face, les ioues, lèvres et aureilles percées et entrelardeez de pierres longuettes, de l'estenduc d'un doigt, pollies et arrondies, de couleur d'esmail blanc et verde emeraude (11): Le surplus de la compagnie, ayant frequente le pays, parloit autant bien le langage et exprimoit si nayfuement les gestes et façons de faire des sauuages, comme s'ilz fussent natifz du mesmes pays. Les vns s'esbatoient à tirer de l'arc aux oyseaulx, si directement éjaculantz leur traict fait de cannes, jong ou roseaux, qu'en l'art sagiptaire ils surpassoient, Merionez, le Grec, et Pandarus, le Troyen. Les autres couroient après les guenones, viste comme les Troglodytes après la sauvagine; Aucuns se balançoient dans leurs lictz subtilement tressez de fil de coton attachez chacun bout à l'estoc de quelque arbre, ou bien se reposoient à l'umbrage de quelque buysson tappys, Les autres coupoient du boys qui, par quelques uns d'entre eulx, estoit porté à un fort construit pour l'effect sur la riuière: ainsy que les mariniers de ce pays ont accoustumé faire quand ils traictent avec les Brisilians (12): lequel bois iceulx sauuaiges troquoient et permutoient aux mariniers

dessusditz, en haches, serpes et coings de fer, selon leur vsage et leur maniere de faire. La troque et commerce ainsi faite, Le boys étoit batellé par gondolles et esquiffes, en un grand navire à deux Hunes ou gabyes radiant sur ses ancres: laquelle estoit bravement enfunaillée et close sur son belle de paviers aux armaries de France, entremeslées de croix blanches, et pontée davant arrière : l'artillerie rangée par les lumières et sabortz tant en proue qu'en poupe et le long des escottartz..... les bannières et estendardz de soye tant hault que bas estoient semées d'ancres et de croissanz argentez, vndoyantz plaisamment en l'air. Les matelotz estoient vestus de sautembarques et bragues de satin, my-partis de blanc et noir, autres de blanc et verd qui montoient de grande agillité le long des haultbancz et de l'autre funaille. Et sur ces entrefaites, voicy venir une trope de sauuaiges qui se nommoient à leur langue Tabagerres (13), selon leurs partialitez, lesquels estants accroupis sur leurs tallons et rengez à l'environ de leur Roy, autrement nommé par iceulx, Morbicha(14). Avec grande attention et silence ouyrent les remontrances et l'harangue d'iceluy Morbicha, par vn agitement de bras et geste passionné, en langaige bresilian. Et ce fait, sans réplique, de prompte obeissance vindrent violentement assaillir une autre troupe de sauuaiges qui s'appeloient, en leur langue, Toupinabaulx, Et ainsi joinctz ensemble se combatirent de telle fureur et puissance, à traict d'arc, à coups de masses et d'autres batons de guerre, desquels ils ont accoutumé user, que finablement les Toupinambaulx desconfirent et mirent en routte, les Tabagerres; et non contens de ce, tous d'une volte coururent mettre le feu et bruller à vifve flamme le mortuabe et forteresse des Tabagerres, leurs aduersaires, et de faict, ladicte seyomachie (15) fut exécutée si près de la vérité, tant à raison des sauuages naturelz qui estoient meslés parmy eux, comme pour les mariniers qui par plusieurs voyages avoient trafflqué et par longtemps domestiquement reside avec les sauuages, qu'elle sembloit estre veritable, et non simulée, pour la probation, de laquelle chose,

plusieurs personnes de ce royaulme de France, en nombre suffisant, ayans frequenté longuement le pays du Bresil et Cannyballes, attestèrent de bonne foy l'effect de la figure precedente estre le certain simulachre de la verité (16). »

Le Roy après ce plaisant spectacle, duquel son œil fut joyeusement content, passa outre.

Pour ceux qui ne sont pas étrangers aux traditions de l'Amérique du Sud, le récit de la *sumptueuse entrée* n'est pas seulement un tableau de mœurs précieux à recueillir, un curieux épisode du règne de Henri II, une preuve des jeux étranges qu'on admettoit à la cour où brilloit Catherine de Médicis et surtout Diane de Poitiers, il se lie involontairement dans la pensée à l'une de ces légendes dont tous les peuples animent leur histoire à son début et qu'on ne se transmet pas sans un sourire de regret, alors même que la vérité est connue. Selon la légende brésilienne, et, il faut le dire, la légende ne s'évanouit pas complétement devant les exigences de la critique, un Européen brillant de jeunesse et de courage, Diego Alvarez Correa, auroit été jeté à la suite d'un naufrage sur les rives de San Salvador. Là, mettant résolûment à profit la terreur que devoient inspirer nos armes à feu aux Tupinambas, le hardi Galicien se seroit servi d'une arquebuse recueillie parmi les débris du navire pour inspirer un respect mêlé de terreur à ces hommes indomptés. Désigné chez les Indiens par un nom indiquant assez le caractère dont la crainte l'auroit revêtu, *Caramurú,* l'homme de feu (17), seroit devenu à son tour une sorte de chef indépendant respecté des tribus, et inspirant aux jeunes Indiennes un de ces amours que les poëtes savent rendre immortels. La plus belle des filles de cette baie enchantée, Paraguassú, se seroit unie à l'Européen, et profitant d'un navire françois mouillé dans la rade, le jeune couple auroit abandonné un instant ces beaux rivages pour venir sur les bords de la Seine. Là, Catherine de Médicis et Henri II, environnant ces hôtes étranges de toute la pompe royale, auroient imposé à la jeune Indienne un nouveau nom, celui de la reine, et

l'auroient définitivement mariée à Alvarez, puis les époux retournant dans le beau pays qu'ils avoient quitté, se seroient bientôt acquis une sorte de pouvoir souverain sur des tribus jusqu'alors indépendantes, si bien que le beau territoire de Bahia n'auroit pendant longtemps appartenu aux rois de Portugal qu'en vertu d'une donation en règle mentionnée sur l'épitaphe qui recouvre encore aujourd'hui le tombeau de Paraguassú.

Si nous comparons cette légende américaine aux légendes de l'Europe, elle est bien jeune; et pour être exact, il faut le dire, elle ne prend un caractère d'apparence historique qu'au XVIIe, et au XVIIIe siècle. Lorsqu'on lit Vasconcellos, Rocha-Pitta, Southey, Cazal, Accioli, tous ces historiens du Brésil, jamais tradition poétique du vieux monde ne présenta plus de certitude apparente, et toutefois il n'y en a pas qui offre plus de contradiction. Certes, ce ne sont pas les détails explicites qui manquent au récit, l'histoire nous donne une date précise ou à peu près; pour le naufrage, il a lieu en 1510 ou 1509; elle nomme le capitaine qui se chargea de conduire les deux amans devant la reine de France : il s'appeloit du Plessis; elle spécifie le jour où eut lieu le baptême de la jeune Indienne; ce fut un 28 octobre; ici, par malheur, l'année manque, et c'est le point important qui désespère les critiques, car les Brésiliens instruits le savent aussi bien que nous, les dates citées plus haut ne résistent pas au plus sommaire examen. La tradition a donné lieu à un poëme national cependant, et elle est encore vivante sur ces rivages où Correa fit naufrage; l'auteur de ces pages s'est assis, il y a bien des années, sous l'arbre à l'ombre duquel Caramurú se refugia lorsqu'il fit retentir ces rivages de son tonnerre; il a lu l'épitaphe de Paraguassú dans la petite église où elle repose; il y a mieux : les descendans directs d'Alvarez Correa vivent encore au Brésil, où ils occupent un rang honorable. En dépit des investigations récentes des savans les plus distingués, rien ne peut prouver aujourd'hui le voyage de Paraguassú en France; et il faut bien se hâter de le

dire, la curiosité bibliographique que nous venons d'extraire d'un opuscule oublié, ne changera rien à la question. Nous dirons plus; le récit du XVIe siècle serviroit au besoin à corroborer l'opinion d'un jeune savant dont l'Institut historique de Rio de Janeiro a couronné récemment le mémoire. En effet, si, comme on le prouve par des autorités irrécusables, Alvarez Correa ayant, pour ainsi dire, atteint l'âge d'un patriarche, se trouvoit en 1549 dans la baie de San Salvador; si sa coopération ultérieure à la civilisation des Tupinambas reste aujourd'hui bien prouvée, il semble bien difficile que les deux époux aient assisté, sous les regards de Catherine de Médicis, à la *Sumptueuse entrée* de Rouen.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à ces détails déjà trop étendus, sur un simple épisode de la fête donnée à Henri II; mais il pourra expliquer, nous le supposons du moins, l'étrangeté du spectacle offert à une jeune reine et aux dames qui l'accompagnoient (18). N'hésitons pas à le dire, si la boutade pleine de gaieté malicieuse, qui échappoit encore quelques années après à Montaigne, laisse entrevoir ce qu'on pensoit de ce naïf divertissement, le philosophe eût pu ajouter un enseignement plus sévère sur l'idée étrange qu'on se faisoit des malheureux Indiens et sur la nécessité de les réhabiliter complétement, non pas seulement aux yeux d'une cour frivole, mais à ceux de l'humanité. Des documens dont la gravité contraste sans doute avec notre récit nous le prouvent d'une manière incontestable; les indigènes de l'Amérique, à quelque région qu'ils appartinssent, fût-ce au Pérou ou au Mexique, en étoient venus à ce degré de misère, qu'on leur contestoit la qualité d'hommes. Classés hardiment dans l'échelle sociale par les étranges moralistes qui les dépouilloient de leur or avant de les anéantir, ils étoient considérés, près de quarante ans après la découverte, comme étant un peu moins que les noirs et un peu plus que les orang-outangs. Cette fois, l'Église fut obligée d'intervenir avant la philosophie, et ce furent deux moines, fray Domingos de Minaya et fray Domingos de Betamos, qui, en 1536, allèrent

solliciter de Paul III la bulle célèbre qui rendit leurs droits impérissables aux Américains (19). Quatorze ans s'étoient à peine écoulés depuis ce grand acte de justice, et quelques doutes, on le suppose du moins, pouvoient bien rester encore aux naïfs spectateurs de la célèbre entrée de Rouen (*).

Quelles que soient du reste les inductions que l'on pourra tirer, et de ce trait curieux de nos mœurs et de la présence de cinquante indigènes du Brésil venant établir leur séjour momentané dans l'un des ports les plus fréquentés de la France, le récit que nous venons de reproduire n'en restera pas moins un monument vraiment curieux pour les deux pays (20).

(*) N'oublions pas d'ailleurs que le point si important signalé ici fut remis pour ainsi dire en question durant le concile de Lima, en 1583. Il s'agissoit en outre de savoir si les Indiens possédoient l'intelligence nécessaire pour participer aux sacremens.

DOCUMENS ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

(Note 1, p. 4.)

Conjectures sur l'auteur de la Relation.

L'abbé Goujet nous a conservé le nom de l'ordonnateur des fêtes célébrées à Lyon, en 1548, pour la première entrée de Henri II. C'est celui d'un poëte fort obscur aujourd'hui, quoique ami de Marot, et qui vivait encore en 1562. Maurice Sève, Sceve ou Sœve, eut certainement part à la relation de cette fête, imprimée en 1549, s'il n'en rédigea pas complétement le récit. Ne seroit-il pas également l'auteur de la *Sumptueuse entrée* publiée, en 1551, à Rouen? « C'était, dit Lacroix du Maine, un homme fort docte et fort bon poëte françois, grand rechercheur de l'antiquité, doué d'un esprit esmerveiable, de grand jugement et singulière invention. » Un autre poëte, Claude de Taillemont, travailla avec Maurice Sève, à l'entrée du roi Henri II à Lyon. Ces deux noms pourront mettre sur la voie de quelque indication bibliographique positive. Parmi les poëtes vivant à cette époque à Rouen, auxquels on pourroit attribuer les vers de l'*entrée,* il faut compter François Sagon. Ce fougueux antagoniste de Clément Marot vivait encore en 1559, et Lacroix du Maine possédoit un volume manuscrit de lui intitulé : *Recueil moral d'aucuns chants royaux, ballades et rondeaux présentés à Rouen, à Dieppe et à Caen.* Les poëtes nés en Normandie ne faisoient point défaut à la *Sumptueuse entrée;* nous pourrions encore nommer le sieur de Huppigny, auteur du *Devis des trois fleurs de sapience;* mais si l'on veut bien se rappeler que l'Échevinage de la capitale de la Normandie avoit appelé des pays étrangers plusieurs artistes en renom, pour rendre la fête plus

magnifique et surtout plus variée, si l'on fait attention à la réunion presque constante, dans le même volume, des entrées de Lyon et de Rouen, il ne paraîtra pas dénué de vraisemblance que Maurice Scève ait participé au récit reproduit dans cet opuscule. On trouvera plusieurs morceaux d'un style ingénieux qui portent le nom de cet écrivain dans les *Blasons, poésies anciennes*. Paris, 1807, in-8°. Deux écrivains du XVIe siècle ont encore pu apporter leur contingent à la rédaction du précieux volume si complétement oublié aujourd'hui, l'un seroit Claude Chapuis, qui, né dans la capitale de la Normandie et garde de la librairie de François Ier, avant de devenir chantre de Notre-Dame de Rouen, fut chargé de la harangue prononcée devant Henri II, lors de la solennité; l'autre seroit le sieur du Tillet, greffier de la cour, auquel on doit déjà la narration de l'entrée royale faite à Paris en l'année précédente, et qui, extraite des registres du Parlement, à la date du 16 juin 1549, fait partie des documens officiels conservés à la bibliothèque nationale.

(Note 2, p. 4.)

Note bibliographique sur les livres relatifs à l'Amérique, qui ont paru en l'année 1550. — *Importance au point de vue chronologique de la Triomphante entrée.*

Il n'est peut-être pas hors de propos de le faire observer ici, l'année durant laquelle on célébra cette fête brésilienne est remarquable dans les fastes de la bibliographie américaine. Trois ouvrages importans furent publiés coup sur coup, et comme l'entrée de Henri II n'est pas signalée naturellement dans la bibliothèque américaine de M. Ternaux, il y a une lacune apparente jusqu'en l'année 1552. L'année 1550 vit paroître successivement :

Benito Fernandez. *Doctrina Christiana en lengua mixteca*. Mexico, 1550, in-4;

Primo volumine delle Navigazioni e viaggi raccolto gia da M. C. B. Ramusio. Vinegia, Giunti 1550.

Ferdinandi Cortesii *von dem newen Hispanien so im Meer gegen Niedergang, zwei lustige historien erstlich in hispanicher Sprache durch himselbts Beschrieben und verteutscht von Xysto Betuleio und Andrea Diethero.* Augsburg, 1550, in-fol.

Ainsi l'année qui marque le milieu du XVIe siècle vit paroître un ouvrage espagnol, une vaste collection écrite en italien et une précieuse traduction allemande des lettres de Cortès; pour que la France prenne part définitivement à ce genre de recherches, il faut attendre encore sept ans, et bien que Lacroix du Maine indique l'année 1556 comme étant celle où parut la *France antarctique* de Thevet, il y a certainement erreur. Le livre du cordelier voyageur fut imprimé pour la première fois en 1558, et il fut précédé d'un an par Nicolas Barré, dont les lettres sur la navigation du chevalier de Villegaignon sont éditées à Paris dès 1557. Le précieux fragment que nous réimprimons ici est donc bien probablement le premier document sur le Brésil que l'on ait publié en France. La collection de Jean Temporal, Lyon, 1556, 2 vol. in-fol., renferme quelques relations sur l'Amérique, mais elles sont traduites de Ramusio.

(Note 3, p. 5.)

Cérémonial de France, indication des entrées solennelles où figurent des Indiens.

Nous espérions trouver quelques détails sur les Brésiliens qui se montrèrent acteurs si zélés durant l'entrée de Rouen autre part que dans le programme dont nous avons tiré la gravure ; mais, chose étrange, le livre de Théodore Godefroy, imprimé dès 1619 et publié pour la seconde fois, trente ans plus tard, se tait sur cet épisode. Théodore et Denis Godefroy, tout en s'étendant minutieusement sur les autres détails de l'*Entrée*, ont omis les précieux renseignemens que nous reproduisons sur les Brésiliens. Ils n'ignoraient pas cependant, qu'au temps de la renaissance, l'usage d'introduire

des Américains dans toutes les fêtes solennelles était devenu presque général ; ils en administrent plus d'une preuve. Nous allons les suivre un moment dans les renseignemens qu'ils nous fournissent en suivant l'ordre chronologique.

A l'entrée de Charles IX en la ville de Troyes, le jeudi 23 mars 1564, des sauvages figurèrent, mais le *Cérémonial de France* se tait sur leur nationalité ; il n'en est pas de même lors de l'entrée qui eut lieu à Bordeaux, le 9 avril 1565 ; on vit paraître trois cents hommes d'armes « conduisans douze nations estrangères captives, telles qu'estoient Grecs, Turcs, Arabes, Égyptiens, Taprobaniens, Indiens, Canariens, Mores, Éthiopiens, sauvages amériquains (*sic*) et *Brésiliens*. Les capitaines desquels haranguèrent devant le Roy chacun en sa langue entendue, par le truchement, qui l'interprétoit à Sa Maiesté. » Voy. Th. Godefroy, *le Cérémonial de France, ou Description des cérémonies, rangs et séances observées aux couronnemens, entrées et enterremens des Roys et Roynes de France et autres actes et assemblées solennelles*, etc., 1619, in-4. La deuxième édition, donnée comme on sait par Denis Godefroy (fils de l'auteur), a paru (1649) en 2 vol. in-fol. Ce livre, fort augmenté, devait avoir 3 volumes.

(Note 4, p. 10.)

Le Chiffre de Diane de Poitiers.

Nous n'ignorons pas que dans ces derniers temps on a su expliquer fort ingénieusement la présence du fameux croissant, qui brillait jusque sur le manteau royal de Henri II. Il faudra cependant, selon nous, modifier ce qui a été dit à propos du chiffre ; si l'on veut bien faire attention à une circonstance peu importante en apparence, mais cependant assez concluante dans la déduction de la *Sumptueuse entrée*, le nom de Catherine de Médicis est toujours écrit par un K. Un meuble charmant, qui fait partie de la précieuse collection de M. Sauvageot, offre la même particularité. Nous re-

produisons ici néanmoins les conjectures présentées par M. Paulin Paris dans son savant catalogue des manuscrits de la Bibliothèque nationale à propos du volume qui se trouve coté sous le n° 7246, et qui a appartenu à la Reine, il s'exprime de cette façon : « C'est ici que revient la question déjà souvent controversée du double chiffre particulier aux monumens du règne de Henri II, chiffre qu'on retrouve non-seulement à Fontainebleau, au Louvre, à Anet' mais sur tant de belles reliures, tant d'autres monumens de l'art au XVIe siècle. Faut-il y reconnoître un H et un D, c'est-à-dire les initiales de Henry II et Diane de Poitiers, sa maîtresse, ou bien un H et un C, c'est-à-dire les chiffres de Henry II et Catherine de Médicis? question singulièrement difficile à résoudre, car la Reine Catherine avoit pour devise un *croissant* avec la légende : *Donec totum impleat orbem,* et le triple croissant qui accompagne toujours ce chiffre semble d'ailleurs mieux rappeler la lettre C que le nom de Diane, déesse des forêts. Mais d'un autre côté, près des C apparoissent le carquois et l'arc qui conviennent assez mal à Phœbé, patronne poétique de Catherine, et si le double chiffre se rapporte au Roi et à la Reine, pourquoi n'est-il pas surmonté de la couronne royale, comme l'H répété tout auprès?.... Voilà les élémens de mon incertitude, maintenant voici l'explication que je propose. Catherine étoit sinon aimée, du moins fort estimée de son royal époux ; elle sentoit le prix de cette estime, et peut-être voyoit-elle, sans trop de douleur et de jalousie, que la passion charnelle du Roi fût exclusivement acquise à la belle duchesse de Valentinois. Les historiens, les mémorialistes ne parlent pas de rivalité entre ces deux femmes, toutes deux si remarquables. Cela posé, Catherine auroit affecté de prendre et de reproduire les emblèmes qui satisfaisoient son orgueil et ne risquoient pas de blesser Henry II. C'est d'après les dessins que Catherine donnoit aux artistes que les croissans, les arcs, le double chiffre auroient été placés partout et sur tous les monumens du règne de Henry II. » Nous ne suivrons pas plus

loin l'ingénieux écrivain dans sa plausible interprétation, mais nous ferons observer que la sumptueuse entrée est tout à fait explicite sur la nature du chiffre adopté par Henri II. Elle cite entre autres, « une enseigne de taffetas verd imprimée d'escompartimētz entresemez de croissantz d'argent et des chiffres du Roy qui sont deux D entrelassez et une H couronnée. »

(Note 5, p. 11.)

Vestiges du séjour des Brésiliens à Rouen et à Dieppe.

Nous sommes d'autant plus surpris que la fête brésilienne n'ait pas attiré jusqu'à présent l'attention de quelque curieux, que la maison du XVIe siècle où logèrent peut-être quelques-uns des Brésiliens venus à Rouen, et qui devoit naturellement perpétuer le souvenir de leur séjour dans cette riche cité, a subsisté jusqu'à nos jours, et n'a été démolie que tout récemment. Rouen, ville essentiellement littéraire, a su préserver néanmoins de la destruction les précieux bas-reliefs qui attestoient l'ancienneté de ses relations avec l'une des plus belles contrées de l'Amérique du sud. La dénomination imposée à l'hôtel de la rue Malpalu suffirait au besoin pour indiquer l'époque où durent commencer les voyages maritimes des Rouennais. Dans les premières relations adressées du pays de Santa Cruz en Portugal, ce vaste pays est désigné fréquemment sous le nom d'île. Les navigateurs normands partageoient tout naturellement cette erreur avec les premiers explorateurs du pays. Voici, du reste, ce que dit sur le point qui nous occupe un auteur bien connu.

« Rue Malpalu, n° 17, presque en face de la rue des Augus-
« tins, enseigne de l'*île du Brésil,* maison en bois. Elle se
« distingue par un grand bas-relief, divisé en deux sujets rela-
« tifs à la découverte de l'Amérique, de petites figures nues
« sont sculptées sur les montans, au milieu d'ornemens go-
« thiques. Cette devanture, qui n'est pas indigne de l'attention
« des curieux, date du milieu du XVIe siècle. » Voy. E. La

Quérière, *Description hist. des maisons de Rouen, dess. et grav. par E. H. Langlois.* Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

M. de Jolimont n'a malheureusement pas reproduit les bas-reliefs de l'hôtel du Brésil dans son grand ouvrage. L'enseigne de l'hôtel du Brésil est conservée aujourd'hui au Musée des antiquités. Sculptée sur bois et peinte, elle représente les diverses opérations qu'exigeoient de la part des Indiens la coupe et la traite de l'Ibirapitanga.

Farin est d'une concision extrême sur le fait qui nous occupe : « Le long de la chaussée des emmurées, dit-il, dans une place vuide, étoit une troupe de Brasiliens, au nombre de *trois cents hommes* tous nuds, qui exerçoient une espèce de guerre les uns contre les autres entre les arbres et les broussailles, qui y étoient plantez pour donner du plaisir au Roy. » (*Hist. de la ville de Rouen*, par F. Farin, prieur du Val. 3e édit. Rouen, 1738, t. I, p. 126.) Farin connoissoit probablement la pièce que nous reproduisons, il n'hésite pas cependant à faire danser *trois cents Brasiliens* sur les bords de la Seine, tandis que le récit authentique n'en admet qu'une cinquantaine, parmi lesquels figuroient incontestablement plusieurs Indiennes. C'est ainsi que lorsqu'on ne recourt point aux sources, des faits indifférents en apparence, mais auxquels la discussion de certaines questions a donné de l'importance, se trouvent complétement altérés.

La maison de la rue Malpalu n'est pas du reste le seul monument qui offrît en Normandie un souvenir des Tupinambas. La ville de Dieppe, qui envoyoit de si fréquentes expéditions au Brésil, fit bientôt figurer ces Indiens dans de curieux bas-reliefs existant encore de nos jours et qui ont été reproduits par M. Vitet. On peut les examiner dans l'église de Saint-Jacques de Dieppe ; mais nous introduirons ici la description donnée par l'écrivain cité plus haut. « Le premier grouppe se « compose de trois personnages, dit-il, un homme, une femme « et un enfant ; ils sont tous coiffés de grandes plumes, « comme les Brésiliens et autres habitans de l'Amérique du

« sud. L'homme et la femme portent une ceinture de plumes ; « la femme a de plus une espèce de collerette également de « plumes ; elle tient d'une main une grande feuille de palmier ; « de l'autre un thyrse terminé par une grosse fleur ; l'homme « est armé d'un arc, derrière son dos on voit un paquet de « flèches. *Hist. de la ville de Dieppe*, t. II, p. 119. »

(Note 6, p. 11.)

Langue brésilienne ; monumens de la linguistique du Brésil, composés au XVIe, *et au* XVIIe *siècle.*

Le P. Simon de Vasconcellos s'écrie à propos de la langue des Tupinambas : « A quelle école ont-ils donc appris au sein « du désert, des règles grammaticales si certaines, qu'ils ne « manquent pas à la perfection de la syntaxe?... En cela ils ne « le cèdent d'aucune manière aux meilleurs humanistes grecs ou « latins. Voyez, par exemple, la grammaire de la langue la plus « répandue au Brésil, qui nous a été donnée par le vénérable « P. Joseph de Anchieta, et les louanges que l'apôtre accorde « à cet idiome ! Grâce à ses réflexions, beaucoup de personnes « pensent que l'idiome dont nous parlons a les perfections de « la langue grecque, et par le fait j'ai moi-même admiré en elle « la délicatesse, l'abondance et la facilité. » Malgré l'enthousiasme d'Anchieta pour la langue des Indiens, qu'il était allé convertir, la grammaire dont il commença à rassembler les matériaux vers 1551, ne tarda pas à tomber en désuétude ; elle reste néanmoins comme un monument de l'idiome des Tupis, tel qu'il étoit parlé à l'époque de la découverte. De réelles modifications ont eu lieu dans cette langue, comme dans toutes les langues indiennes ; et il lui est arrivé ce qui est arrivé au *Guarani*, on ne parle plus précisément au Paraguay cet idiome si répandu, tel qu'il étoit usité même au temps où le fameux Ruiz donna son *Tesoro*, publié en 1639. Ces idiomes sauvages ont donc eu leurs modifications comme nos langues cultivées ; et c'est ce qui devra toujours

faire rechercher en bibliographie les premières éditions des ouvrages sur la linguistique indienne publiés à la fin du XVIe siècle. Une seule nation, aujourd'hui peut-être, celle des Guarayos, qui confinent aux déserts de la Bolivie, est restée dépositaire des formes primitives de la langue qu'on parloit jadis sur le bord de la mer. Ces hymnes antiques, légués par les générations et répétés en l'honneur de Tamoï, qu'entendit encore M. d'Orbigny; ces harangues du même peuple, dont il est si difficile de saisir le sens historique, sont autant de sources auxquelles ont pourroit avoir recours pour pénétrer le secret de cette belle harmonie, de cette élégance surprenante dont parle Vasconcellos.

La langue des Tupinambas, le *topinamboux*, comme on disoit au temps de Boileau, est désignée encore au Brésil sous le nom de *lingoa geral*. Les curieux peuvent consulter à ce sujet l'*Ethnographie des langues*, d'Adrien Balbi, ou mieux encore la 4e édition de l'*Arte da lingua do Brasil composta pelo* P. Luis Figueira; Lisboa, 1795, in-4° (la 1re est de 1681), et le Dictionnaire *portuguez et brasiliano*, anonyme, imp. également à Lisbonne en la même année. Ce que l'on auroit quelque peine à croire si une foule de documens ne venoient nous en fournir le témoignage, c'est que cet idiome d'un peuple barbare fut élevé pour ainsi dire à la dignité des langues cultivées, et qu'on le professa publiquement au collége de Bahia. Selon les documens fournis par Vasconcellos, ce seroit à un missionnaire espagnol, l'intrépide Jean Aspilcueta, surnommé Navarro, que reviendroit l'honneur d'avoir appris suffisamment le brésilien pour être en état de prêcher et de confesser les Indiens, il prit aussi l'initiative lorsqu'il fallut traduire en langue tupique des oraisons et quelques dialogues religieux. (Voy. *Chronica da companhia de Jesu do estado do Brasil*, p. 48.) Parmi les missionnaires du XVIe siècle, le P. Leonardo Nunes, qui étoit venu au Brésil en 1549, sur la flotte de Thomé de Souza, fut le premier également qui abandonna le collége de Bahia pour se rendre à San Vicente, où de nombreuses tribus réclamoient

tous les efforts de sa charité. L'activité de ce religieux étoit telle, son zèle lui faisoit entreprendre des excursions si extraordinaires, que les Indiens l'avoient surnommé *Abaré Bébé*, le père qui vole. Nunes étoit très-versé dans la langue des tupis. Néanmoins, Pedro Correa et Manoel de Chaves, admis plus tard comme novices dans l'ordre des jésuites, furent considérés alors comme les plus habiles interprètes de l'époque. Nonobstant les faits rappelés ici, les deux hommes qui au XVIe siècle firent faire les plus grands progrès aux néophytes étudiant cette langue, furent deux missionnaires qui occupent une place glorieuse dans l'histoire du Brésil. Le P. Nobrega, mort au collége de Rio, le 18 octobre 1570, à cinquante trois ans, n'a laissé que des lettres; mais Anchieta, dont nous avons déjà cité les travaux, publia plusieurs ouvrages sur la langue brésilienne; le plus important est intitulé : *Arte da Gramatica da lingoa mais usada na costa do Brazil.* Coimbra, 1595, 1 vol. in-12. Le P. Anchieta n'étant mort qu'en 1597, put revoir encore ce travail. L'apôtre du Brésil ne succomba pas cependant à ses immenses travaux, en Europe. Ce fut à Rerigtibá qu'il mourut parmi les Indiens, après avoir exercé l'apostolat durant trente-quatre ans. Ses cathécumènes lui firent de touchantes obsèques.

Nous pourrions encore étendre cette note bibliographique sur les ouvrages relatifs à la linguistique des peuples du Brésil; les vieux missionnaires, et Barbosa Machado nous en fourniroient le moyen; mais nous avons préféré citer les livres imprimés. A l'exception de la grammaire de la langue des *Kiriris*, publiée en 1699 par le P. Vincencio Mariani, les autres gisent enfouis dans la poussière de quelques bibliothèques monastiques, d'où ils sortiront peu à peu. Qu'est devenue par exemple cette *Doctrine chrétienne*, écrite dans la langue des *Marumomis*, qui formoient jadis une tribu si remarquable par la douceur de ses mœurs et l'absence de coutumes bizarres? ce curieux travail d'Anchieta, utilisé jadis par le P. Manuel Vieigas de Saint-Paul, est perdu pour la linguis-

tique, et la nation dont il attestoit le développement intellectuel a disparu. Qui nous donnera ce grand dictionnaire, que composa vers 1680, dans le Maranham, le P. Bonaventure de Santo Antonio? Le *Vocabulario do idioma sacaca* n'avoit pas moins de quatre cents pages, et étoit suivi d'une Doctrine chrétienne dans la même langue. Le frère Matheos de Jesus Maria, se montra tout aussi zélé que ce missionnaire dans les mêmes régions, et outre son grand dictionnaire inédit de la *lingoa geral*, il donna l'*Arte da lingoa aroa*, et une sorte de dictionnaire de la langue des *Maraunú*. Nous pourrions encore citer un *Dialogue sur la doctrine chrétienne*, dans la langue des *Goyanas*, et bien d'autres traités que ne citent pas même les ouvrages les plus modernes publiés, en Europe, sur la linguistique. Nous nous arrêtons, car nous craindrions de lasser l'esprit du lecteur par cette accumulation de sources grammaticales, toutes plus ou moins voisines du topinamboux. Nous ne résisterons pas cependant au désir de donner le titre complet d'un livre qui domine ces divers ouvrages et auquel il faudra avoir toujours recours, alors même que l'on voudra éclaircir les origines brésiliennes. *Arte de la lengua guarani, por el Padre Antonio Ruiz de Montoya de la compañia de Jesus, con los escolios, anotaciones y apendices, del P. Paulo Restivo, de la misma compañia, sacados de los papeles del Padre Simon Bandini y de otros, en el pueblo de Santa Maria la Mayor el año de el Señor* MDCCXXXIV, 1 vol. in-4.

Cet ouvrage imprimé en caractères détestables dans les missions, et qu'il ne faut pas confondre avec le *Tesoro de la lengua guarani*, pub. par Ruiz, à Madrid, en 1639, a trait surtout aux nombreuses tribus que l'on subjugua dans le Paraguay, mais il ne faut pas oublier l'étroite alliance qui existe entre ces peuples et ceux de la *lingoa geral*.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot pour nous résumer. Ces langues dédaignées par les savans ne sont pas complétement privées d'une sorte de littérature appropriée aux Indiens convertis, et il seroit bien que l'on réimprimât les plus anciens mo-

numents en ce genre, ou qu'on livrât à l'impression ceux qui n'ont jamais été publiés. Des sermons écrits dans la langue des Tupinambas, des chants religieux composés dans le même idiome, enfin une traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament, formoient dès 1551, le résultat des travaux nombreux entrepris par les jésuites, au milieu de ces nations, qui comptoient encore tant de milliers d'individus, et qui ne forment plus aujourd'hui dans les déserts de l'Amazonie que quelques tribus dégénérées. (Voy. à ce sujet la lettre d'Antonio Peres, écrite le 2 août 1551. *Revista trimensal*, avril 1844, p. 95.) Il y a dans le même numéro *une information des terres du Brésil*, donnée par le célèbre Nobrega, qui a été écrite également vers cette époque. Une lettre du même, datée de Pernambuco, 1551, renferme des documents d'autant plus curieux sur l'état moral du pays que ces renseignemens se rapportent précisément à la date de notre monument.

(Note 7, p. 11.)

Sources bibliographiques où l'on peut puiser quelques connoissances sur les croyances religieuses des Tupinambas.

Le mémoire le plus étendu qui ait encore été écrit sur les croyances religieuses des habitants primitifs du Brésil, est celui qui a été publié en 1843, dans la *Revista trimensal,* par M. Jozé Joaquim Machado d'Oliveira. L'auteur y prouve suffisamment que les tribus anciennes et celles qui leur ont succédé avoient et ont encore des notions sur l'Être suprême, aussi bien qu'une croyance incontestable à l'immortalité de l'âme. Nous désirerions qu'on fît plus, et nous pensons qu'il seroit digne de l'*Institut historique de Rio de Janeiro,* dont les efforts persévérans ont eu déjà tant de résultats, d'ouvrir une enquête sur les traditions cosmogoniques des nations diverses parlant la *lingoa geral*. Lorsque le vieux Thevet disoit, en 1555, alors qu'il essayoit de nous transmettre les croyances des Tupinambas, qu'il lui sembloit *ouïr quelques*

bayes d'Homère, il ne faisoit qu'exprimer, avec la naïveté du XVIe siècle, ce que disoit, en d'autres termes, près d'un siècle plus tard, le docte Vasconcellos. Avouons-le franchement, le vieux cordelier françois, compagnon de Villegagnon, est jusqu'à ce jour le seul qui nous ait transmis d'une manière quelque peu détaillée, la cosmogonie des Tupis. Nous ne sommes point de ceux qui veulent que l'on accepte sans examen tous les faits transmis par ce moine crédule dont l'érudition étoit si confuse; mais dans l'absence de documens meilleurs, il faut nécessairement avoir recours à son récit, qui concorde d'ailleurs avec les aperçus de Nobrega, d'Anchieta, de Soarez, de Cardiim, d'Hans Staden et de Lery. Disons plus, s'il est presque impossible que durant le court séjour qu'il a fait le long des côtes du Brésil, Thevet ait pu recueillir lui-même les renseignemens cosmogoniques reproduits dans ses divers ouvrages, imprimés ou manuscrits, il n'a pu certes, les inventer. Il nous a donné du reste, dans ses œuvres inédites, la clef de toute sa science, et lorsqu'il nous annonce, qu'il avoit sauvé de la mort un Portugais, nommé Pedro, longtemps prisonnier des Brésiliens, et avec lequel il s'entretenoit, lorsqu'il *vouloit philosopher,* il nous a parfaitement édifiés sur la nature des sources qu'il consulta. Nous renvoyons donc au voyage du vieux cordelier d'Angoulême, et surtout à une relation presque ignorée en France, et dont nous possédons cependant un précieux manuscrit.

Au temps où le bruit se répandit dans le Brésil que des mines immenses d'émeraudes existoient dans l'intérieur, on nomma pour aller faire la conquête de cette espèce d'El-Dorado, un gentilhomme de Lisbonne, nommé Gabriel Soares de Souza, depuis longtemps habitué aux solitudes du Brésil; ceci avoit lieu en 1591, et ce fut à la suite des explorations nécessitées par la recherche de ces mines imaginaires, que le beau fleuve, désigné sous le nom de San Francisco, fut exploré pour la première fois. Gabriel Soares revint en Portugal avec quelques pierres dans leur gangue, mais il paroît que l'imperfec-

tion de plusieurs de ces émeraudes empêcha qu'on ne donnât suite à l'entreprise, qui fut poursuivie avec plus de succès, dit-on, par D. Francisco de Souza, seigneur de Bringel, gouvernant alors le Brésil. Gabriel de Soares fit mieux que de rapporter des émeraudes, il composa un précieux volume que la Bibliothèque nationale possède en manuscrit et qui est intitulé : *Roteiro geral com largas informações de toda a costa que pertence ao estado do Brasil, e descripção de muitos lugares delle, especialmente da Bahia de todos os Santos,* dédié à Cristovam de Moura, en 1587.

Ce beau livre a été publié en 1825, dans la *Collecção de Noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas,* sur un autre manuscrit et il a été l'objet d'une savante dissertation de M. Adolfo de Varnhagen. Le jeune écrivain que nous venons de nommer a soumis les divers manuscrits de Gabriel Soarez à un sérieux examen, il a vu même celui de Paris et il est le seul qui puisse donner aujourd'hui une édition correcte de cet admirable traité, si précieux pour l'empire du Brésil.

(Note 8, p. 12).

Guillaume le Testu, examiné comme l'un des premiers navigateurs qui aient décrit le Brésil.

Guillaume le Testu, si peu connu de nos jours, étoit considéré dès le règne de Charles IX comme l'un des plus fameux pilotes de son temps, si ce n'étoit le plus instruit. Selon toute probabilité, il naquit dans les premières années du XVIe siècle. On ignore complétement dans quelle ville il prit naissance, mais plusieurs indices donnent à supposer que ce fut en Normandie; cependant une autorité imposante le fait naître en Provence, sans donner aucun détail, il est vrai, sur sa biographie. M. de Humboldt ne fait que le mentionner à propos d'une indication géographique. Il a eu certainement de grandes relations avec les protestans, s'il n'étoit protestant lui-même : la dédicace de son livre en fait foi. Il navigua longtemps dans les

mers d'Afrique et dans celles du nouveau monde. André Thevet, le cosmographe en titre de Henri III, se vante d'avoir été à diverses reprises son compagnon de voyage, et il le qualifie toujours de « renommé pilote et singulier navigateur. » Quant à lui, il prend le titre de pilote de la mer du Ponent, en la ville du Havre ; on pourroit supposer qu'il étoit né dans ce port, et il n'y auroit rien d'impossible à ce que cela fût ainsi, puisque la ville étoit déjà fondée en 1509. Le magnifique Portulan que nous a laissé l'habile le Testu a été composé en 1555, et il est remarquable que ce soit précisément l'époque à laquelle Coligny vouloit fonder un grand établissement de refuge au Brésil. Aussi le voit-on souhaiter à l'amiral *félicité et paix durable*. La carte du Brésil qui orne le Portulan dénote une connoissance peu commune de ces régions; on doit juger de celle qui fait connaître une partie de l'Afrique par le spécimen que présente le grand ouvrage de M. de Santarem. Guillaume le Testu devoit mourir dans le nouveau monde. Un livre peu connu nous fournit de nombreux détails sur sa fin tragique. H. T. S. de Torsay, dans sa Vie de Strozzi, dit positivement que le capitaine Guillaume le Testu, s'étant chargé de diriger une expédition contre *Nombre de Dios*, périt dans une action contre les Espagnols. Cette expédition aventureuse faisoit partie du reste de celle que tenta d'exécuter Drake, qui mourut, dit-on, en 1596, du chagrin que lui causa son échec. On peut lire dans le beau livre de M. Ramon de la Sagra sur l'île de Cuba une note pleine de lucidité touchant le magnifique Portulan de Guillaume-le-Testu; elle est due à M. Sabin Berthelot, qui a donné aussi un travail étendu sur ce précieux monument dans le *Journal de l'Instruction publique*. Le Portulan de Guillaume-le-Testu est de format in-folio, et les peintures sont dues à une main d'une grande habileté ; on le conserve au dépôt de la guerre.

Voici un fragment du splendide ouvrage de Guillaume le Testu. Il est d'autant plus curieux que l'on peut le considérer comme la première description du Brésil, qui ait été écrite par un Français. Alfonse le Xainctongeois, est plus vieux de dix

ans, il est vrai, mais il ne visite que le nord de cette vaste contrée et sa précieuse relation composée vers 1543, n'a paru que défigurée. Les amateurs de vieux voyages n'apprendront pas sans plaisir, que M. Pierre Margry en prépare une seconde édition. On ne sauroit trop désirer que l'excellent article de M. Sabin Berthelot sur le Portulan de Guillaume le Testu, et les cartes de l'Afrique publiées par M. le vicomte de Santarem, dans son magnifique atlas, fassent venir le même désir à quelque éditeur habile. Durant le XVIe siècle, nous n'avons rien que l'on puisse comparer sous le rapport de la cartographie aux cartes manuscrites de Testu. La note succincte que nous transcrivons fidèlement laisse voir quelle judicieuse observation se fait remarquer dans les descriptions malheureusement trop concises du célèbre pilote.

« Ceste pièce faict demonstration d'une partie d'Amerique ou les régions tant du Brésil caniballes que du royaulme de Prate sont descriptes situées soubz la zonne toride soubz le premier climat antidia meroes et finissant soubz le meilleu du quatreisme (*sic*) climat antidia rodou. Envyronnée du costé de septentrion de l'océan des Caniballes et Entille du costé d'orient la grant mer océane. Tous les abitans de ceste terre sont sauvaiges n'ayant cognoissance de Dieu. Ceulx qui abitent à l'amont de l'équinoctial sont malings et mauvais mangeans chair humaine. Ceux qui sont plus eslongnés de l'équinoctial estant plus aval sont traictables. Tous les dicts sauvaiges tant de l'amont que de l'aval sont nutz ayans leurs loges et maisons couvertes d'écorches de boys et de feuilles. Ils mènent ordinairement guerre les ungs contre les autres, c'est assavoir ceulx des montagnes contre ceulx du bort de la mer. Ceste région est frétille en milcq et manioc qui est une racine blanche de quoy ils font de la farine pour menger, car ils ne font point de pain ; aussy y a-t-il force naveaux de trop meilleur goust que ceulx du pays de France avec enneniens (*ananas*) qui est un fruict délicieux avec plusieurs aultres sortes de fruicts. Aussy nourrit ceste terre sengliers, loups serviers, agoutins, tatous et plusieurs sortes de

bestes, avec grand nombre de poulailles semblables à celles de ce pays de France. Papegaulx de divers plumaige. Les marchandises de ceste terre sont cotons, brésil, poyvres, bois servans à teincture avec gros vignolz desquels on faict patenostres et ceintz à femmes les desuditz abitans sont grans pescheurs de poisson et fort adroicts à tirer de l'arc. »

Nous avons en portefeuille tous les éléments d'une biographie étendue dans laquelle nous essayerons d'indiquer les vastes travaux hydrographiques de Guillaume le Testu, le long du littoral du Brésil et sur les côtes de l'Amérique méridionale.

(Note 9, p. 12).

La chanson de Montaigne, poésie des Tupinambas. Drames des missionnaires, vers tupiques composés par eux.

« Couleuure arreste-toy, arreste toi couleuure; afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouurage d'vn riche cordon, que se puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition preféré à tous les autres serpents. » Montaigne ajoute : « Ce premier couplet c'est le refrein de la chanson. Or i'ai assez de commerce avec la poésie pour iuger cecy; que non-seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout a fait anacréontique. Leur langage au demeurant c'est vn langage doux et qui a le son agréable retirant aux terminaisons grecques. »

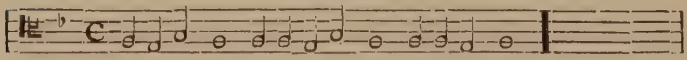
Ce fragment est précédé d'un chant guerrier, que le poëte aimé des Brésiliens, Jozé de Santa Rita Durão, a évidemment introduit dans le *Caramurú*, s'il n'a profité d'une antique tradition. « J'ay vne chanson faite par vn prisonnier, dit Montaigne, où il y a ce traict : Qu'ils viennent hardiment trestous et s'assemblent pour disner de luy ; car ils mangeront quant et quant leurs pères et leurs ayeulx, qui ont servy d'aliment, et de nourriture à son corps. Ces muscles, dit-il, ceste chair et ces veines ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore : sauourez-les bien, vous y trouverez le

goust de votre propre chair. » (Voy. à propos de la remarque faite plus haut, l'excellente édition de Caramurú, donnée par M. Adolfo de Varnhagen.)

Un écrivain du XVIe siècle, recherché des bibliophiles, et que M. Auguste de Saint-Hilaire, appelle ingénieusement le Montaigne des vieux voyageurs, Jean de Lery, nous a conservé l'analyse des chants, que les Tupinambas répétoient en chœur dans leurs solennités ; voici ce qu'il nous dit à ce sujet : « Et parce que n'entendant pas alors parfaitement leur langage, ils avoient dit plusieurs choses que ie n'avois pu comprendre, ayant prié le truchement qu'il me le déclarast, il me dit au premier lieu, qu'ils avoyent fort insisté à regretter leurs grands pères décédés, lesquels estoient si vaillants toutefois, qu'enfin ils s'estoient consolés, en ce qu'après leur mort ils s'assuroyent de les aller trouver derrière les hautes montagnes, où ils danseroient et se réjouiroient avec eux, semblablement qu'à toute outrance, ils avoient menacé les Ouctacaces aultres sauvaiges leurs ennemis, lesquels, comme je l'ay desja dit ailleurs, sont si vaillants qu'ils ne les ont jamais pu dompter d'estre bientot pris, et mangés par eux ainsi que leur avoit promis leurs caraïbes. Au surplus qu'ils avoient entre-meslé et fait mention en leurs chansons que les eaux s'estoient une fois tellement débordées, qu'elles couvrirent la terre ; tous les hommes du monde, excepté leurs grands pères, qui se sauvèrent sur les plus hauts arbres de leur pays, furent noyés. » Léry parcouroit le Brésil en 1557, mais il n'est pas le seul qui nous ait transmis de précieux renseignemens sur la poésie des Brésiliens, habitant alors la baie de Rio de Janeiro et les rives du cap Frio ; ces Indiens appartenoient tous à la race à peu près identique des Tupinambas et des Tamoyos. Nobrega, Anchieta, Cardim, offrent peut-être moins de détails à ce sujet, mais ils sont souvent plus explicites sur le nombre et la nature des chants, conservés cinquante ans après la découverte. Il y a surtout au XVIe siècle, un auteur qui a parfaitement apprécié le rang occupé dans les tribus par les hommes privilégiés chargés de transmettre la tradition.

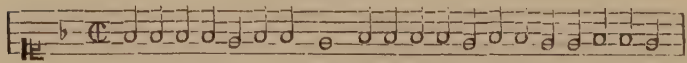
« Les poëtes parmi les Tupinambas jouissoient d'une telle estime, nous dit Gabriel Soarez, qu'ils alloient parmi leurs ennemis, sans en éprouver la moindre offense. » Il est difficile de supposer que des hommes auxquels étoient accordés de tels priviléges, n'avoient pas imposé à leurs chants un rhythme poétique, soumis à certaines règles, et donnant à leur langage, une réelle supériorité sur celui des autres Indiens. Malheureusement les détails précis sur ce sujet nous manquent à peu près complétement. Jean de Lery, à propos d'une description d'histoire naturelle, nous a bien conservé le début d'une chanson brésilienne fort populaire selon lui ; il a bien renouvelé cette indication quelques pages plus loin, au sujet d'un poisson, mais si nous transcrivons ici ces fragments, c'est plutôt pour donner une idée de la mélopée que de la versification de ces peuples. Ce seroient seulement aujourd'hui les *Appiacás* et peut-être les *Guarayos* des confins de la Bolivie dont il est question dans le bel ouvrage de M. d'Orbigny, qui pourroient nous instruire sur ce point ; en attendant des investigations nouvelles, nous reproduisons des fragmens, qui ont du moins le mérite d'avoir été recueillis dans le siècle même de la découverte.

PREMIER AIR.



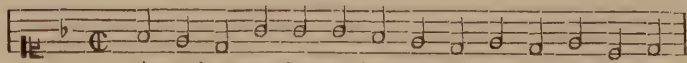
Ca-ni-dé iouve, ca-ni- dé iouve heu-ra oueh

DEUXIÈME AIR.

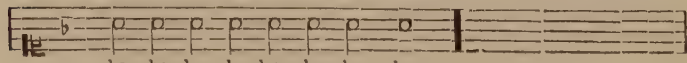


Pi-ra-ou-as-sou a- ou- ech Kamouroupouy ou-as ou a ou- eh.

TROISIÈME AIR.



heu, heu-raure, heu-ra, heuraure, heu-ra, heu-ra-oueh



he, he, hua, he, hua, hua, hua, hua.

Ce dernier chant, se liant à une sorte d'initiation, sans doute, mais imparfaitement transmis par le vieux voyageur,

lui inspire les réflexions suivantes : « Or les cérémonies ayant ainsi duré près de deux heures, ces cinq ou six cents hommes sauuages ne cessèrent toujours de danser et chanter. Il y eut une telle mélodie, qu'attendu qu'ils ne sauuent que c'est de l'art de musique, ceux qui ne les ont ouys ne croiroyent jamais qu'ils s'accordassent si bien. Et de fait, au lieu que du commencement de ce sabbath (estant comme iay dit en la maison des femmes) i'auais eu quelque crainte, i'eu alors en récompense une telle ioye, que non-seulement oyant les accords si bien mesurez d'une telle multitude et surtout pour la cadence et refrain de la balade, a chacun couplet tous en traisnans leurs voix : *heu heuraure, heura, heuraure, heüra, heüra oueh*; ien demeurai tout rauy : mais aussi toutes les fois qu'il m'en souuient, le cœur me tressaillant, il m'est aduis que ie les aye encor aux oreilles. Quand ils voulurent finir, frapans du pied droit contre terre, plus fort qu'auparavant, après que chacun eut craché deuant soi, tous vnanimement d'vne voix rauque prononcèrent deux ou trois fois un tel chant *he, he, hua, he, hua, hua, hua.* »

Jean de Lery, déjà si ancien, n'est pas le seul qui nous ait transmis des fragmens de mélodies indiennes, un savant célèbre dans les sciences naturelles, et que sa passion pour la musique n'abandonna pas un moment au fond des solitudes les plus reculées de l'intérieur, Martius n'a pas dédaigné de nous transmettre quelques airs recueillis il y a une trentaine d'années seulement, et qu'il seroit peut-être impossible d'entendre aujourd'hui dans leur naïveté primitive. Ces précieux fragments sont trop peu connus au Brésil même et ils ont paru sous le titre suivant dans l'une des sections du bel ouvrage publié par les savants bavarois : *Brasilianische volkslieder und Indianische Melodien musikbeilage zu D. V. Spix und D. V. Martius Reise in Brasilien.* Outre les chants recueillis parmi les sauvages, ce recueil renferme huit de ces *modinhas* brésiliennes, qu'on entend répéter avec tant de bonheur dans les simples bourgades. On y trouve aussi un *Landùm*, air de danse essen-

tiellement original, importé par les Africains. Le grand ouvrage de M. Alcide d'Orbigny fournit également des mélodies indiennes, mais elles appartiennent à la nation des Chiquitos.

Nous avons dit un mot de la musique indienne recueillie au XVIe siècle, et même durant les temps modernes, parlons maintenant des paroles.

Les deux fragments reproduits en tête de la note, font partie comme nous l'avons déjà fait observer, de deux chansons que le vieux voyageur du XVIe siècle entendit jadis dans leur intégrité ; elles n'offroient guère à ce qu'il paroît que l'énumération de certains animaux, et celle de leur parure ou de leurs qualités. Sous ce rapport, elles avoient une analogie frappante avec les chansons modernes qu'entendit M. de Saint-Hilaire, parmi les Macunis. On diroit que c'est une sorte d'adjuration adressée à toutes les créatures pour qu'elles prennent part à la vengeance ou aux joies du sauvage. Ce qui nous fait émettre cette opinion c'est un chant plus ancien encore que ceux que nous venons de citer, puisqu'il remonte à l'année 1543 ; il nous est fourni par une nation indienne jadis puissante, dont les débris occupent encore les confins du Brésil. Lorsque les *Guaycurus* ou *Uaicurus* qu'on nomme aujourd'hui *indiens cavaliers*, furent vaincus dans les plaines du Paraguay par l'aventureux Cabeça de Vaca, on vit ces sauvages intrépides abaisser leur antique fierté jusqu'à une soumission complète aux volontés des Européens. Reconnus jadis comme dominateurs de ces régions, et redoutés de tous les autres Indiens, ils obéirent à une antique tradition, qui vouloit que le plus brave fût le maître; mais, avant d'accomplir cet acte, ils prirent à témoin de leur vaillance, les créatures vivantes qui animent les forêts et les eaux, et ils les convièrent à ne point oublier leur domination légitime. « Ils chantoient, ils appeloient toutes les nations, leur disant d'oser les combattre, qu'ils étoient peu nombreux mais plus braves que tous les autres peuples du monde, et maîtres de la terre, des cerfs et de tous les autres animaux des champs, qu'ils étoient seigneurs des rivières et des poissons. » (Voy. la *Collection des*

anciens voyages en Amérique, publiée par M. H. Ternaux Compans). La nation qui nous fournit ce fragment, a su conserver une sorte de puissance aux confins extrêmes du Brésil, et bien qu'elle n'appartienne pas à la confédération des tribus parlant jadis la *lingoa geral*, ses idées poétiques et cosmogoniques mériteraient une sérieuse enquête.

Dès l'année 1550, précisément à l'époque où la fête de Rouen avoit lieu, des chants religieux, en langue tupique, étoient composés par ordre de Nobrega. *Agora se ordenan cantares em esta lingua os quaes cantam os Mamalucos, pelas aldeas com os outros,* etc. (*Revista trimensal,* avril 1844, p. 99.) Cette lettre est écrite par Antonio Peres, qui prêchoit les Indiens dans leur langue. Par une lettre, datée de l'année 1549, Nobrega nous apprend encore quel étoit le pouvoir de la musique religieuse sur ces peuples devenus les auxiliaires des missionnaires. Les orphelins de Lisbonne envoyés de la capitale du Portugal, dans ces régions sauvages, attiroient les enfans des Tupinambas, et les amenoient insensiblement à adopter les idées chrétiennes. En mêlant leurs jeux à ceux des jeunes Indiens, les enfans portugais s'initièrent parfaitement à toutes les difficultés de ce langage, dont les missionnaires comprenoient l'harmonie sans pouvoir la rendre aisément. Cette faculté si commune chez les méridionaux, de revêtir d'une image poétique les pensées les plus ordinaires, se fit sentir chez ceux qui avoient adopté momentanément un nouvel idiome; des mots portugais, se mêlèrent insensiblement à la *lingoa geral.* Les rhythmes des étrangers s'introduisirent dans ce langage flexible; on fit des vers brésiliens avec des pensées chrétiennes. Voici un échantillon de ces cantiques religieux, où l'on devine sans peine l'habileté du missionnaire :

Tupan çy Angaturama
Santa Maria xe iára
Nde reça porauçubara
Xe recó catúaoáma
Xe anga remiecara.

Ici il est bien évident que le rhythme poétique d'une langue savante a été adroitement adapté à l'idiome des Indiens; ce fragment est de Christovam Valente, et les amateurs de linguistique trouveront plusieurs morceaux de ce genre, dans le catéchisme écrit en portugais par A. de Araujo en 1618, et publié en 1681. Malheureusement, les livres de cette nature, sont beaucoup moins nombreux que ceux qui ont été composés au Pérou en quichua et en aymara; ils auroient encore cependant une réelle utilité, puisque de nos jours même, et dans la vaste province du Pará, nombre de personnes parlent l'idiome quelque peu alteré, il est vrai, des anciens dominateurs du Brésil; tandis qu'au Paraguay l'idiome si doux des Guaranis est encore en usage. Dans le nord du Brésil les chants consacrés aux cérémonies du christianisme n'ont pas cessé même d'être adaptés aux besoins du culte; mais il n'y a guère que sur les bords du fleuve des Amazones qu'on en fasse retentir encore les églises. Dans son essai sur *la Corographie du Pará*, ouvrage trop rare en France, M. Monteiro Baena donne un de ces cantiques, et nous le reproduirons avec la traduction, en faisant observer que dans le texte original on n'a point observé de division.

Santa Maria curan puranga
Imembuira iauera iuté pupé
Oicou curussá uassú pupé
Janga turama rerassú

« Sainte-Marie est une femme, elle est belle, son fils lui ressemble; il est au haut des cieux, sur une grande croix, et là il garde notre âme. »

Je ne sais, mais dans cette image à la fois si simple et si grande, il semble que le poëte indien ait emprunté quelque chose au génie de l'immortel Vieira. Il ne faut pas l'oublier, le nom de ce pasteur infatigable qui fit, dit-on, 14 000 lieues dans le désert, se lie à toutes les institutions qui dans l'Amazonie civilisèrent les Indiens, et l'homme qui trouva des pages

si éloquentes sur les rives du grand fleuve, put inspirer aux catéchumènes quelques-unes de ses nobles pensées.

Cet échantillon poétique n'est pas du reste le seul qui puisse servir à prouver combien les Brésiliens instruits, des derniers siècles, étoient parvenus à s'assimiler les secrets principes des langues indigènes. M. Monteiro Baena, cite entre autres, un gouverneur, Alexandre de Souza Freire, qui vers 1731, étoit si habile en langue tupique (*lingoa geral*), qu'on a vu de lui des stances en *octava rima*, qui jusqu'à nos jours, m'a-t-on dit, ont conservé de la célébrité. Il nous seroit facile de multiplier ces fragmens de poésies hybrides, surtout si nous les empruntions aux livres guaranis, qui furent si répandus jadis par les jésuites du Paraguay, et qui offrent les plus frappantes analogies, comme on sait, avec les traités écrits dans la *lingoa geral*. Nous nous contenterons de citer un ouvrage espagnol, publié à Lisbonne, et presque ignoré au Brésil, c'est celui de Sardiña Mimoso, il est intitulé : *Relacion de la real tragi-comedia con que los padres de la compañia de Jesus de Lisboa recibieron, à Felippe II de Portugal.* Lisboa, 1620, in-4. Ce curieux ouvrage renferme des compositions poétiques en castillan, en latin et en langue brésilienne.

Nous donnerons ici le texte d'une chanson brésilienne beaucoup plus moderne, et qui appartient à une autre nation. Ce fragment n'offre pas un bien vif intérêt sans doute, mais il sert à prouver une fois de plus, que les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, ont en commun une série d'idées poétiques qui se renouvellent dans toutes les conditions et sous tous les climats.

Vánáxicarû xicarû priué-priué
Carimanarúe
Yacámená, yacámená
Aritarué, yacaménâ.

« Tandis que nous sommes en santé, il nous faut rire et boire, lorsque nous serons malades, les chants et les ris cesseront. »

Ce chant a été transmis par les Paravianos de l'extrême nord du Brésil.

Voyez *Memorias da Academia real das Sciencias de Lisboa*, tom. X, p. 241.

Ce qui rend ce fragment doublement précieux, c'est que les chants brésiliens sont improvisés pour la plupart, et ont été bien rarement recueillis par l'impression; de tout temps les Indiens joignirent à leurs poésies traditionnelles des chants composés spontanément et presque aussitôt oubliés.

Le savant et naïf Warden, après avoir consacré dans sa chronologie un paragraphe à ce qu'il appelle *les arts d'agrément* (chez les sauvages), ajoute que les Tamoyos *possédaient le talent* de faire des impromptus. Les Tamoyos, anciens dominateurs du cap Frio et d'une partie de la baie de Rio-Janeiro, qu'ils désignoient sous le nom de *Nicterohy*; les Tamayos, dis-je, partageoient cette faculté avec la plupart des Indiens, mais ils l'exerçoient plus fréquemment parce qu'ils étoient dépositaires des grandes traditions poétiques et mythologiques du pays. Dans le mouvement si prononcé et si louable qui entraîne les littérateurs brésiliens vers l'étude des antiquités de leur beau pays, cette nation devra être l'objet d'un sérieux examen. Comme l'a très-bien fait observer M. d'Orbigny à propos d'une tribu lointaine de l'intérieur de l'Amérique du Sud, qu'il désigne sous le nom de Guarayos, *Tamoi* veut dire grand-père. Toutes les personnes qui ont présent à la pensée l'excellent livre d'Heckewelder sur les Américains du Nord, savent ce que signifie ce nom, appliqué à une tribu. Il caractérise la souche primitive, la race dépositaire des origines. L'idiome des Tamoyos, qui est celui des Tupinambas, n'a pas cessé d'être cultivé, comme on le croit quelquefois en France, et nous le répétons, il a fourni plus d'un document littéraire complétement oublié de nos jours.

La pièce la plus curieuse et la plus importante, sans contredit, qui nous ait été léguée par le XVIe et le XVIIe siècle dans la langue des Tupinambas, est un drame religieux qui ne

fut jamais imprimé, mais que l'on représenta. Anchieta étoit poëte, et poëte plein d'enthousiasme, car Vasconcellos nous le représente errant dans les grandes forêts de l'Amérique et demandant à cette nature splendide des inspirations dignes du poëme qu'il consacroit à la Vierge et que deux ouvrages du XVIIe siècle nous ont conservé (voy. la *Chronique générale de la compagnie de Jésus, et la vie d'Anchieta*). Lorsqu'il se fut initié suffisamment aux secrètes beautés des langues indiennes, l'un de ses premiers soins fut de substituer des chants graves aux chants grossiers qui circuloient parmi les vieux marins et les nouveaux néophytes; il réussit au delà de ses espérances, et ses pieux cantiques, nous dit son ancien biographe, furent accueillis avec tant d'enthousiasme, que de nuit et de jour les places en résonnoient. A l'église, ils se mêloient encore aux chants de la doctrine chrétienne; le nom de Dieu retentissoit ainsi harmonieusement, nous dit le chroniqueur, parmi les chrétiens, qu'ils fussent brésiliens ou portugais. Le poëte missionnaire osa bientôt davantage; il essaya de faire une comédie pour l'édification de ses ouailles, chose qui n'avoit jamais été vue au Brésil! continue le biographe. Il eût pu ajouter: chose rare en Portugal, car Gil Vicente seul osoit aborder avec succès, sur la scène, les sujets religieux. Pour être exact, cependant, il faut se hâter de le dire, le drame du P. Joseph Anchieta, n'étoit pas composé uniquement dans l'idiome des Indiens. Entre les *Jornadas* on avoit introduit des espèces d'intermèdes composés en langue tupique. La pièce une fois écrite, on trouva sur-le-champ de jeunes cathécumènes pour la représenter. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le bruit de cette fête semi-religieuse, semi-mondaine, s'étant répandu dans les solitudes inexplorées de la province, on vit arriver de tous les coins de la colonie une foule d'auditeurs, les uns portugais, les autres indiens, à demi sauvages. Dans la bourgade de San Vicente, alors tout à fait naissante, on avoit dressé un théâtre à ciel découvert; l'auditoire passablement étrange observoit le plus scrupuleux silence, et la

pièce alloit commencer lorsqu'on vit se former à l'horizon une de ces tempêtes comme on en voit dans le voisinage des tropiques seulement. A la vue de son public qui s'enfuyoit, qui au bois, qui vers les cabanes, le digne père Joseph, doublement désolé, comme missionnaire ardent et comme poëte, ranime toute son énergie et parvient à calmer cette terreur. Heureusement ce n'étoit qu'une terreur panique : le ciel redevint serein et la pièce eut le plus éclatant succès; elle dura trois heures aux applaudissemens de tous, nous dit le vieux biographe qui mêle un peu naïvement dans cette occasion le miracle au succès dramatique. La pièce d'Anchieta portoit le titre de *Pregaçam universal* et fut conservée par les pères de la compagnie ;

Le manuscrit existe-t-il encore? Il ne seroit certes pas sans intérêt pour l'histoire littéraire du Brésil de faire quelques perquisitions touchant ce drame original dont Vasconcellos nous a conservé deux curieux fragmens en portugais. Quant à l'anecdote que nous citons, il faut lire pour la rencontrer le livre rarissime intitulé : *Vida del padre Joseph de Anchieta, traduzida de latin en castellano por al padre Estevan de Paternina, de la misma compañia y natural de Logrono.* Salamanca, 1618, 1 vol. in-12. Rappelons à propos de cette curiosité bibliographique, que la vie d'Anchieta avoit été rédigée primitivement en portugais par le père Pedro Rodriguez, provincial du Brésil. Le P. général Claudio Aquaviva l'envoya à Rome, où un humaniste habile, Sebastian Beretano rédigea en latin la biographie de l'apôtre. Il la divisa en cinq livres ; mais le traducteur espagnol s'étant procuré de nouveaux documens sur la vie du digne missionnaire, s'empressa de faire des additions au travail de Beretano, tandis qu'il abrégea d'autres parties de son ouvrage. L'éditeur d'un recueil intéressant sur la littérature brésilienne, M. P. da Sylva, ne nous laisse guère d'espoir, il faut en convenir, touchant les découvertes littéraires que l'on pourra faire en langue tupique. L'auteur de ces notes croit cependant avoir réuni ici quelques documens mis en regard, du moins pour la première fois, et qui prouvent

que toutes recherches ne seroient point infructueuses. Un poëte distingué et fort apprécié en Portugal et au Brésil, M. Magalhaens, pense avec raison que les bibliothèques des couvents, et spécialement celles de Bahia, fourniront tôt ou tard divers renseignemens sur ce point : « Quelle valeur n'auroient pas pour nous, dit-il, les monumens poétiques de ces peuples incultes, qui ont disparu pour ainsi dire de la surface du globe, et qu'on vit si passionnés pour la liberté qu'ils préféroient tomber sous les efforts des Portugais plutôt que de se soumettre au joug. » Voy. *Niterohy Revista brasiliense,* p. 157.

Anchieta, né aux Canaries en 1533, faisoit fort bien des vers portugais. Il avoit composé dans le désert une vie de la Vierge en 5700 vers latins qu'il avoit confiés uniquement à sa mémoire et dont il n'avoit pas oublié un distique, lorsqu'il s'agit de les transmettre sur le papier. Cardoso possédoit une copie de ce poëme, faite par Christovam de Gouvea, l'un des pères de la compagnie, et Vasconcellos n'en parloit pas sans admiration; il se tait sur les poésies portugaises d'Anchieta. Voici quelques vers de l'infatigable apôtre, qui durent être faits dans les derniers jours de sa vie :

Vime agora n'um espelho
E comecei a dizer,
Corcóz toma bom conselho
E faze bom aparelho,
Porque cedo as de morrer.
Mas com juntamente ver
O beiço hum pouco vermelho,
Disse fraco estâs, e velho,
Mas pode ser, que Deos quer
Que vivas para conselho.

Voy. George Cardoso. *Agiologio lusitano,* Lisboa, 1639, 3 vol. pet. in-fol.

Nous avons cité ces vers touchans, parce qu'ils n'ont pas été reproduits, que nous sachions du moins, dans les biographies modernes et qu'ils pourront servir aux investigateurs futurs

pour retrouver quelques autres poésies en langue vulgaire, dus au même missionnaire, et dont la découverte intéresseroit à un si haut degré les amis de la littérature brésilienne. Nous renvoyons pour tous les autres détails qu'on désireroit sur Anchieta à l'excellent livre qu'a publié en 1847 M. Pereira da Sylva, sous le titre de *Plutarque brésilien.* — Après tous les hommes cités dans cette note, le religieux qui paroît avoir le mieux possédé l'idiome des Tupinambas est encore un jésuite, qu'on désigne simplement sous le nom du P. Antonio. Né dans l'île de S. Miguel, en 1566, il passa au collége de Bahia, puis s'enfonça dans les forêts du Brésil et devint si habile dans la langue des indigènes, qu'on l'eût cru né parmi ces barbares, dit Barbosa Machado, l'auteur de la *Bibliotheca lusitana.* Le P. Antonio mourut en 1632. Son travail est intitulé : *Cathechismo na lingua brasilica, composto a modo de dialogos por Padres doutos e boas linguas da companhia de Jesus*, etc. *Lisboa,* Pedro Crasbeeck, 1618, 1 vol. in-8 ; il y a eu une deuxième édition de ce livre rarissime, corrigée par le P. Bartholameu de Leão.

Ce qui donne à supposer qu'on verra se réaliser quelque jour les conjectures de M. Magalhaes, c'est l'apparition inattendue d'un petit livre écrit dans un style charmant et que l'on doit à un missionnaire jusqu'alors inconnu ; nous voulons parler du P. Fernão Cardim. Cet apôtre du Brésil, oublié depuis près de trois siècles, arriva à la baie de San Salvador au temps où les missions de la compagnie comptoient sur ce point seulement huit mille Indiens ; doué d'un sentiment poétique, d'une rare délicatesse et qui se révèle comme à son insu dans chacune des lettres confidentielles qu'il a écrites à un supérieur, il ne tarit point sur les danses dramatiques des Indiens, sur leurs chants naïfs, sur la noble gravité de leurs harangues. Ce qui étoit une rareté au temps du père Anchieta est pour ainsi dire une chose vulgaire à la fin du siècle, et le P. Cardim parle à diverses reprises de ces pastorales en trois langues que les cathécumènes représentoient sous les grands arbres du

rivage à toutes les occasions solennelles, telles que la célébration des grandes fêtes de l'Église ou l'arrivée d'un nouveau missionnaire.

Si ces petits drames religieux, dans lesquels l'idiome des Indiens se mêloit au dialecte espagnol et portugais, sont à regretter, ce qui est plus digne de regrets encore, c'est la perte de ces improvisations si passionnées que le P. Cardim entendit fréquemment et qui, il le dit d'une manière positive, étoient accentuées de telle sorte, qu'il y reconnoissoit un rhythme bien réel puisqu'il les désigne sous le nom de *trovas*. Une chose remarquable d'ailleurs, chose sur laquelle les vieux voyageurs avoient gardé le silence jusqu'au temps de Cardim, c'est la rare faculté des femmes indiennes pour la poésie. « Ce sont, dit le bon missionnaire, d'insignes improvisatrices. » Les chants qu'on répétoit traditionnellement et dont les Payés restoient dépositaires, devoient être bien anciens, s'ils n'étoient soumis à des règles particulières, puisque les pères, devenus si habiles dans la langue tupique, avouoient qu'on ne les entendoit pas toujours, en disant néanmoins comme notre vieux Lery, que c'étoient « chants de batailles ou souvenirs des ancêtres. » Un fait à rapprocher aussi du récit de 1557, c'est cette litanie dans laquelle reparoissent les noms des animaux dont les cris sont imités. « Ils contrefont, dit Cardim, les oiseaux, les serpents et d'autres créatures, le tout rhythmé par comparaison, pour s'inciter à combattre. » Un de nos plus habiles observateurs parmi les voyageurs modernes, M. Auguste de Saint-Hilaire, a remarqué ces monotones énumérations d'animaux dans les chants des Macunis, et l'on a pu voir par le refrain que cite Montaigne, qu'elles ne se mêloient pas toujours à un cri de guerre, et qu'elles n'étoient pas non plus dépourvues de grâce.

Gabriel Soares qui vivoit précisément au temps de Cardim dans la baie de San Salvador, est tout aussi explicite que lui sur ces chants traditionnels, et il en indique ainsi sommairement la forme rhythmique. « Les musiciens, dit-il, composent des thèmes

impromptus, ainsi que les refrains (*voltas*), qui se terminent selon la consonnance du couplet; un seul dit la chanson, et les autres répondent en répétant la fin du motif. »

Un second fait nous est révélé par Cardim; c'est qu'indépendamment de ces chants il y avoit un enseignement régulier des traditions; cet enseignement solennel confié aux Payés, qui étoient à la fois les devins, les médecins et les poëtes de la tribu, se prolongeoit quelquefois durant la nuit entière. Qui peut nous dire aujourd'hui ce que l'on cherchoit à préserver de l'oubli durant ces longues narrations? Un de nos vieux voyageurs qui se les fit expliquer fut frappé de leurs rapports avec les mythes de l'antiquité grecque. Nul rhapsode ne s'est montré au XVIe siècle pour garder ces belles traditions, et elles se sont éteintes; heureux s'il se fût trouvé parmi nos poëtes du temps de Henri II un esprit assez bien inspiré pour interroger curieusement les interprètes qui figuroient à l'entrée de Rouen, il eût échangé son obscurité contre un *loz immortel*, pour me servir d'une expression du temps; Montaigne le disoit dès lors : « La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science ni mesme d'escripture. La poésie médiocre qui s'arreste entre deux est desdaignée, sans honneur et sans prix. »

Mais j'oublie que ces notes ne sont que des notes purement bibliographiques, et je conclus qu'en ces sortes de matières si parfaitement oubliées jusqu'à ce jour, il faut relire Lery, Thevet, Hans-Staden, Soares et Cardim; le livre de ce dernier a paru récemment à Lisbonne sous le titre suivant : *Narrativa epistolar de uma viagem e missão jesuitica pela Bahia, Ilheos, Porto Seguro, Pernambuco, Espirito Santo, Rio de Janeiro, S. Vicente* (S. Paulo), etc., pelo P. Fernão Cardim. Lisboa, 1847, 1 vol. in-12. — Le P. Fernão Cardim après avoir été choisi par Anchieta pour être son confesseur, finit par être

provincial de son ordre. Il résidait à Bahia vers 1609, et assista à l'exhumation de son illustre pénitent.

(Note 10, p. 13).

Pedro Alvarez Cabral (*par contraction Pedralvez*).

Pedro Alvarez Cabral, le compagnon des premiers navigateurs qui illustrèrent le Portugal, l'heureux marin qui découvrit le Brésil, naquit d'une famille illustre. Dès son adolescence, il prit part aux vastes entreprises d'Emmanuel, et, le 9 mars de l'année 1500, ayant été chargé de l'expédition qui devoit succéder à celle de Gama, il arriva le 22 avril en vue de cette fertile contrée, qu'il désigna d'abord sous le nom de *Vera Cruz*, et qu'on appela un moment, par une bizarre erreur, l'île de Santa Cruz. Il envoya au roi, comme on sait, Pedro de Lemos pour lui annoncer la grande découverte racontée en termes si sincères par Pedro Vas de Caminha, et il poursuivit sa navigation vers l'Orient. Il essuya une effroyable tempête vers les parages du Cap, et il perdit quatre de ses navires. Nous ne le suivrons ni dans sa relâche à Quiloa, ni dans son arrivée à Mélinde où quinze navires furent embrasés par ses ordres. Dès le 31 juillet 1501, il étoit de retour à Lisbonne; Emmanuel le reçut avec des honneurs extraordinaires. L'histoire ne nous apprend pas qu'il ait commandé d'autres expéditions mémorables. La relation originale de son voyage est restée manuscrite; Ramusio la traduisit en latin et elle a paru dans la collection de *Grinæus* en 1555. Ramusio donna également cette relation en italien, dans son édition de Venise, 1565.

Les personnes versées dans l'histoire de l'Amérique du Sud savent qu'il n'existe pas une seule biographie quelque peu exacte de l'heureux navigateur. Nous avons trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale plusieurs dates et plusieurs faits auxquels il faudra avoir désormais recours pour établir d'une manière moins vague qu'on ne l'a pu faire jusqu'à présent l'époque de la mort du premier explorateur d'un grand empire.

c.1

Pedro Alvarez Cabral appartenoit, nous l'avons dit, à l'une des meilleures familles du royaume; il étoit fils de Fernando Cabral, seigneur de Zurara da Beira, alcaïde mór de Belmonte. Tous les historiens se taisent sur l'année de sa naissance, et sa vie privée est restée si peu connue qu'on en est réduit à considérer comme une bonne fortune historique la possibilité de grouper quelques faits et de poser des bases pour une future biographie.

Ce qu'on savoit de science certaine, c'est que Cabral avoit épousé dona Isabel de Castro, et quand bien même Barbosa nous eût laissé ignorer cette circonstance, elle nous eût été révélée en 1839 par M. Adolfo de Varnhagen, l'un des Brésiliens les plus laborieux et les plus instruits de notre temps. Ce jeune savant eut en effet occasion de reconnaître, vers l'époque signalée plus haut, l'humble tombe de Cabral dans la sacristie du couvent da Graça à Santarem ; il copia l'inscription qu'on y lisoit alors, et il s'empressa de faire parvenir ce précieux document aux savans du Brésil qui devoient y trouver un commencement de solution à plusieurs doutes.

La pierre du couvent da Graça est moins explicite dans ses révélations que le manuscrit de la Bibliothèque nationale dont nous produisons le témoignage; elle confirme sans doute un fait déjà connu et elle atteste l'union de Cabral avec l'une des plus grandes dames de la cour de João III, mais elle laisse un champ trop vaste aux conjectures touchant le point capital qu'elle devoit révéler. Selon toute probabilité, dona Isabelle devint veuve dans les premiers mois de l'année 1526, et cette date, acquise à l'histoire par un document copié sur une pièce de la *Torre do Tombo*, ne peut manquer de mettre bientôt sur la voie pour découvrir toute la vérité.

L'épitaphe du célèbre navigateur nous a été transmise par l'Institut historique de Rio de Janeiro ; elle est conçue en ces termes, nous ne changeons rien à son orthographe :

Aquy jaz Pedralvares Cabral e dona Isabel de Castro sua molher, cuja he este capella he de todos seus erdeyros, aquall

depois da morte de seu marydo foi camareira mór da ifanta dona Marya fylha de el Rey do João noso Sñor hu terceyro deste nome.

M. Adolfo Varnhagen fait remarquer avec raison que l'infante dona Maria étant née à Coïmbre le 15 octobre 1527, et étant morte en couche le 12 juillet 1545, on était fondé à supposer que la mort de Cabral avait eu lieu de 1527 à 1545.

Le Ms de la Bib. nat. laisse bien moins de doutes sur l'époque précise du décès de l'illustre marin. On y voit que le 20 mars 1526, une pension (*tença*) de 20 000 r. est accordée à celle qui fut sa femme. Le 9 avril de la même année, une pension équivalente avoit été accordée au fils aîné, et l'on peut supposer que cette faveur n'étoit faite au fils de dona Isabelle que parce qu'il venoit de perdre son père. Le 8 octobre, un autre descendant direct du capitão mór reçoit également une pension de 20 000 r. Ces grâces sont suivies de plusieurs avantages concédés à la veuve en 1529.

Le volume de la Bibliothèque nat. nous fait voir en quelle faveur le fils aîné de P. A. Cabral étoit à la cour : on lui accorde des terres, ou pour mieux dire on confirme pour lui la donation de Zurara, Manteiga, Moimenta et Tavares ; sans aucun doute D. Fernando Cabral dut occuper un certain rang à la cour de João III. Un autre fils de Pedralvarez, qui porte le nom d'Antonio et qui participe aux faveurs du roi, reçoit de son côté certains avantages effectifs ; on sent déjà sans doute de quel poids sera la découverte du Brésil dans les destinées de la monarchie. Le 8 juin 1534, la veuve de l'illustre capitaine est nommée *Camareira mór* de l'infante dona Maria ; puis, le 7 mars 1536, Joam Roiz Cabral, fils de Fernand, et petit-fils du capitão mór, est confirmé à son tour dans la possession des terres de Zurara, de Manteiga et de Moimenta. Cette énumération se termine par la concession de villa de Belmonte, qui cependant faisoit partie des apanages de la famille. Barbosa commet, je crois, une légère erreur en affirmant que les fils de Cabral moururent sans postérité : le célèbre marin eut deux

filles : dona Constança de Noronha, qui se maria avec Nuno Furtado, commandeur de Cardiga, et dona Guiomar de Castro, qui entra dans la vie religieuse et prit le voile chez les Dominicaines.

Les individus notables qui prirent part à la découverte du Brésil sont nommés par Barros :

Pedralvarez Cabral, capitão mór; Sancho de Toar, fils de Martin Fernandez de Toar; Simão de Miranda, fils de Diego de Azevedo; Ayres Gomez da Silva, fils de Pero da Silva; Vasco de Taïde et Pero de Taïde, surnommé *Inferno*; Nicolao Coelho, qui avoit été avec Vasco da Gama; Bartholomeu Dias, celui auquel on devoit la découverte du cap de Bonne-Espérance et qui quitta la flotte; Pero Dias, Nuno Leitão, Gaspar de Lemos, Luis Pirez e Simão de Pina (1200 hommes environ composoient l'expédition).

Cabral avoit embarqué un assez grand nombre d'ecclésiastiques; on comptoit d'une part huit religieux de l'ordre des Franciscains, dont étoit gardien fray Henrique, nommé depuis évêque de Ceuta, et confesseur de João III. C'étoit, dit Barros, un homme de vie très-pieuse et de grande prudence; l'historien des Indes nomme encore huit chapelains et un vicaire. Mais le personnage le plus intéressant au point de vue historique, parmi ces hommes de guerre ou ces religieux, est sans contredit Pedro Vas de Caminha, qui a donné à l'Europe la première relation que l'on ait eue sur le Brésil. Aucune biographie portugaise ne fait mention de lui. Tout ce que nous pouvons savoir, c'est qu'il étoit l'un des deux écrivains qui accompagnoient le receveur de l'impôt royal, Ayres Correa, nommé *feitor* pour résider à Calicut, et qui avoit rang d'*almoxarife*. Nous n'avons pas une idée bien précise de ce que pouvoit être un écrivain d'almoxarife, mais Pedro Vas de Caminha n'occupoit même pas le premier rang dans cet office, Gonçalo Gil Barbosa est nommé avant lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que Pedro Vas étoit infailliblement d'un âge mûr lorsqu'il entreprit ce grand voyage, car il supplie le roi de

faire revenir son gendre de l'île de S. Thomé; d'un autre côté, il parle d'une manière assez familière à Emmanuel, et comme un homme habitué à approcher la personne royale. Son récit adressé à ce monarque, et fait en vue de terre le 1er mai de l'année 1500, est un véritable chef-d'œuvre que l'on a traduit dans toutes les langues, mais qui attend encore un texte épuré.

Ce qu'on ne sait pas généralement en France, c'est que la première histoire du Brésil, digne de ce nom au moins quant au style, est due à un maître d'école nommé Magalhães de Gandavo. Cet ouvrage parut deux ans avant l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, dite Amérique, donnée par Jean de Lery;* il porte le titre suivant, et a été traduit dans l'intéressante collection de M. Ternaux-Compans, où une légère erreur typographique a altéré le nom de l'auteur : *Voy.* Pero de Magalhães de Gandavo : *Historia da provincia de Sancta Cruz a que vulgarmente chamamos Brasil.* Lisboa, 1576, 1 vol. in-4°.

(Note 11, p. 14).

Un ornement des Tupinambas.

Cet étrange ornement, qu'on trouve presque identique à celui du Brésil, depuis le port Mulgrave et les îles de la Reine Charlotte, jusqu'aux régions patagoniennes (du moins chez certaines tribus), avoit acquis toute sa variété et toute sa bizarrerie parmi les Tupinambas de la côte. Voici ce que dit à ce propos un auteur contemporain de la fête de Henri II : « Ils ont coutume de se percer la lèvre inférieure, ce qu'ils font dès leur tendre enfance, avec une forte épine. Ils y plaçent alors une petite pierre ou un petit morceau de bois; ils guérissent la plaie avec un onguent et le trou reste ouvert; quand ils sont devenus grands et en état de porter les armes, ils agrandissent ce trou et y introduisent une pierre verte; ils placent dans la lèvre le bout le moins large et cette pierre est ordinairement si lourde qu'elle leur fait pendre en dehors la lèvre infé-

rieure, et ils y mettent des pierres de la même manière; ils arrondissent ces pierres à force de les frotter. Quelques-uns ont des morceaux de cristal, qui sont plus minces, mais aussi longs. Hans Staden, *Hist. d'un pays situé dans le nouveau monde*, collect. de M. Ternaux-Compans, p. 269. Voy. aussi la *Revista trimensal*, t. I, p. 299, et un article donné par nous dans le Magasin pittoresque de 1850. Dix-huit portraits placés en regard font saisir aisément la singularité du fait ethnographique signalé ici.

(Note 12, p. 14).

Commerce des indigènes du Brésil avec la France au XVIe *siècle; le bois de teinture, les perroquets, les ara, les singes.— Rapports qui existoient entre Rouen et le Brésil, antérieurement et postérieurement à l'entrée de Henri II.*

L'*ibirapitanga* ou bois du Brésil, que Jean de Lery nomme *Araboutan,* fut pendant longtemps le seul objet commercial important qui appela les Rouennais dans l'Amérique du Sud. Moyennant quelques bagatelles, les Indiens alloient débiter ce bois dans les forêts lointaines, et ils le rapportoient toujours à dos d'hommes en bravant d'horribles fatigues. De grandes fortunes furent réalisées à Rouen grâce à ce trafic. Dans un beau livre qu'on n'étudie pas assez en France, dans l'*Histoire de la géographie du nouveau continent,* l'illustre Humboldt a réuni tout ce qu'on peut dire sur les dénominations locales dont le nom est emprunté au bois du Brésil. Les singes, les *sahuis* surtout que nous nommions *sagouins*, les aras, les perroquets, entroient pour beaucoup dans le commerce que nous faisions avec les Tupinambas; les Indiens le savoient si bien, qu'ils avoient réduit l'art d'élever ces oiseaux et de varier leur plumage en une sorte de science domestique qui ne s'est pas entièrement perdue. Au moyen du suc d'une grenouille (*rana tinctoria*), on faisoit, dit-on, passer la couleur de certaines pennes à une couleur plus

éclatante, ou seulement différente de celle qu'offroient primitivement aux regards, le *canindé*, l'*ara*, l'*agervazu*, l'*agerueteсu*, le *marcão*, et même le *tuim* ; ce sont les diverses dénominations indiennes des espèces de perroquets qui purent figurer dans la fête de Rouen, du moins si nous nous en rapportons à la terminologie de Gabriel Soarez. Je doute fort, du reste, qu'aucun de nos oiseliers ait jamais approché du talent que mettoient les Tupinambas à élever ces oiseaux de luxe, témoin l'ara merveilleux que Lery réservoit à l'amiral et qu'il mangea pressé par une horrible famine; puis ce perroquet prodigieux, pour lequel une jeune femme de Ganabara ne demandoit pas moins qu'un canon *par moquerie* nous dit le vieux voyageur, *et tant elle l'aimoit, ne le voulant céder* à aucun prix. Qui le croiroit, la destruction des pauvres Indiens a été si rapide sur un autre point qu'on a vu de nos jours un de ces oiseaux devenir l'unique dépositaire de la langue d'un peuple complétement anéanti. C'est le plus célèbre des voyageurs de notre époque qui nous le raconte. « Il est très-vrai-semblable, dit-il, que les dernières familles des Aturès ne se sont éteintes que très-tard, car dans les Maypures, et c'est un fait singulier, vit encore un vieux perroquet, dont les habitans racontent qu'on ne le comprend pas parce qu'il parle la langue des Aturès. » Voy. Humboldt, *Tableaux de la nature*, 1re édit. T. II, p. 230.

Si nous avons acquis historiquement la certitude que les marins de Honfleur naviguoient dans les mers du Brésil dès 1508, on possède des preuves écrites de l'ancienneté des relations qui existoient entre les riches bourgeois de Rouen et ces régions dès la première moitié du XVIe siècle. Grâce à M. Pierre Margry, qui prépare de si beaux travaux sur les découvertes des François dans l'Amérique du nord, nous pouvons citer une pièce datée du 21 mai 1541, qui se voit dans le chartrier de l'hôtel de ville de Rouen, et qui atteste des rapports commerciaux avec le Brésil. Quelques années plus tard les Rouennais contractèrent de nombreuses alliances avec les habitans de la côte, et après avoir contribué à l'établissement de Villegagnon

dans la baie de Rio de Janeiro en 1555, ils devinrent plus que jamais les alliés des Tupinambas et même des Tamoyos. Ces relations dont le Portugal étoit inquiété, et qui se multiplioient aussi sur les côtes de l'Afrique, expliquent ce qui se passa à la *solennelle entrée* et ce qui est rappelé dans le précieux manuscrit de la bibliothèque de Rouen. Devant Henri II même, qui n'avoit pas craint de convier à cette fête étrange l'ambassadeur de Jean III, un combat naval fut simulé, à la suite duquel un bâtiment portugais fut livré aux flammes. Cette lutte étoit dans toute sa vigueur quatre ans avant la période où nous nous transportons ; un document, daté de 1546, nous l'atteste. A cette époque, l'un des ambassadeurs vénitiens accrédités près la cour de France, Marino Cavalli, écrivoit à la seigneurie de Venise : « Avec le Portugal, il ne peut y avoir bonne intelligence, puisque une guerre sourde dure toujours entre les deux pays. Les François prétendent pouvoir naviguer vers la Guinée et le Brésil, ce que les Portugais n'entendent pas du tout. S'ils se rencontrent en mer et que les François soient les plus foibles, les autres les attaquent et coulent bas leurs navires. De là des représailles cruelles qu'on permet contre les vaisseaux portugais. »

Voy. *Relation des ambassadeurs vénitiens, recueillie et publiée* par N. M. Tommaseo. *Paris,* 1838, 1 vol. in-4, p. 295.

Une autre lettre, écrite dix ans plus tard, vient attester la persistance de cette lutte, et la sagacité, qu'à défaut de droit, Villegagnon montroit en choisissant la baie de Rio pour siége de son établissement. En 1556, Renard, l'ambassadeur de Charles-Quint, écrivoit à la princesse de Portugal :

« J'ay advis que Villegaignon ayant prins un port au passaige des Indes le fortifie et a mandé au Roy de France, que si luy envoye gens de guerre, jusques à troys ou quatre mil, il luy conquestera partie des Indes et empeschera la navigation celle part ; et comme les François arment bateaux en Bretagne et Normandie, encoires que se pouroit estre à aultre effect, sy ne m'a semblé devoir faillir de donner cestuy advis, afin que Vostre Alteze prévienne et advertisse ceulx qui convient : car faci-

lement ilz pourroient donner moleste aux passaigiers et navigeans ausdictes Indes. »

Voy. *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle. Extr. des documens inédits relatifs à l'histoire de France*, tom. IV, pag. 659.

Les rapports de cette nature n'étoient pas faits pour rétablir la paix entre les deux couronnes. Après la mort de Henri II, il y eut un moment d'arrêt dans nos relations avec cette partie de l'Amérique du Sud ; la déplorable administration de Villegagnon, ou pour mieux dire son implacable sévérité portoit ses fruits : dès 1558, celui que l'on avoit surnommé le Caïn de l'Amérique, étoit de retour en Europe ; le commerce des habitans de la Normandie avec la France antarctique alla en décroissant, et, vers 1561, Michel Suriano écrivoit à la seigneurie de Venise : « Le Roi possède encore quelque chose aux nouvelles Indes du côté du Brésil, mais ce n'est pas une possession ni bien grande ni bien sûre, elle ne sert que pour entretenir la navigation et le commerce, qui, dans ce moment-ci, est réduit à presque rien. »

Voy. *Relation des ambassadeurs vénitiens*, etc., p. 475.

Cependant les navigateurs normands avoient fait de nombreuses alliances avec les Tupinambas et surtout avec les Tamoyos. Un chef indien, le célèbre Martin Alfonse Tebyreça, devint l'auxiliaire le plus ardent et le plus habile des missionnaires. Les Tamoyos résistèrent vaillamment : disons-le avec douleur, ils furent victimes de leur religieuse fidélité à garder la foi du serment ; et lors de l'expédition de Salema, 8000 d'entre eux payèrent de leur sang ou de leur liberté le devoir qu'ils s'étoient imposé à eux-même de garder jusqu'à la mort le titre de *parfaits alliés*. Dès 1567, et antérieurement à cette catastrophe, nous ne possédions plus rien dans la baie de Rio de Janeiro, et l'établissement fondé par Villegagnon étoit tombé aux mains des Portugais, que commandoit Salvador Correa. Nous terminerons cette note en rappelant qu'un vo-

lume rarissime, et que ne citent plus les historiens, renferme sur Villegagnon des documens qu'on chercheroit vainement ailleurs ; il est dû à un ministre protestant qui alla au Brésil en 1556 ; nous en donnons ici le titre : Petri Richerii *lib. dvo apologetici ad refutandas nænias, et coarguendos blasphemos errores, detegendaque mendacia Nicolai Durandi, qui se Villegagnonem cognominat.* Sans lieu d'imp., 1561, pet. in-4.

(Note 13, p. 15).

D'où venoient les sauvages qui figurèrent à l'entrée de Henri II.

Selon toute probabilité, les Indiens Tupinambas qui figuroient dans la fête de Rouen, appartenoient aux tribus fixées temporairement entre Pernambuco et San Salvador, ils étoient peut-être même du district de Tamaraca, où les Normands avoient une factorerie pour l'extraction du bois du Brésil. Ce qui nous fait adopter cette supposition, c'est l'apparition dans le combat simulé, des Tabayaras désignés par le choniqueur sous le nom de *Tabagerres.* Ces Indiens, ennemis des Tupinambas, leur livroient de fréquens combats dans les parages indiqués plus haut. Selon la *Corografia Brasilica,* une nation connue sous le nom de *Tabbajaras* occupoit naguère encore la plus grande partie de la Serra de Hybiappaba dans la province de Ciara ; l'excellent dictionnaire de MM. Milliet de Saint Adolphe et Caetano Moura, nous apprend que ces Indiens aujourd'hui civilisés, sont presque tous agriculteurs. Sans nul doute, il y a identité entre les *Tobaíares,* les *Tabagerres,* et les *Tabbajaras* ; cette grande nation faisoit partie de la race des Tupis.

Si l'on s'en rapportoit à Simon de Vasconcellos les Tobayaras auroient exercé une antique suprématie sur les autres nations du Brésil ; le nom qu'ils portent le démontre suffisamment, dit-il, *Yara*, voulant dire Seigneur, et *toba,* face, frontispice, entrée, comme qui diroit, seigneurs de l'entrée de la terre ou maîtres de la côte, par comparaison des régions de l'intérieur.

« Il y en a qui disent, ajoute le missionnaire, que ce terme de toba fait allusion au territoire de Bahia, considéré toujours par les Indiens comme étant l'entrée ou si on, l'aime mieux, le chef-lieu du Brésil. » Les Tobayaras après avoir été maîtres de cette belle région, en furent expulsés et gagnèrent les pays plus rapprochés du nord. Les Potigoaras ou Pitiguaras, qui pouvoient mettre en campagne jusqu'à vingt et trente mille guerriers, finirent par les vaincre, puis se les incorporèrent; les deux nations, jadis ennemies, n'en faisoient plus qu'une au XVIIe siècle; au temps de la guerre des Hollandais, elle étoit régie par Camarão, l'Indien le plus illustre dont il soit fait mention dans dans les annales du Brésil. Ce grand chef qui aida à reconquérir son pays sur les Hollandais, et qui obtint un succès si éclatant durant la fameuse journée de Guárapes (19 avril 1648), mourut dignement récompensé, et son neveu Diego Pinheiro Camarão, devient après lui gouverneur des Indiens Tabajaras Voy. (Ignacio, Accioli de Cerqueira e Sylva. *Mem. hist. et polit. da Provincia da Bahia*, t. I, p. 96). Puisque cette notice succincte a surtout pour but de répandre quelque lumière sur les dispositions intellectuelles manifestées par les Indiens, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer quelle haute importance Camarão attribuoit à la pureté du langage.

La langue portugaise lui étoit familière, mais il avoit un sentiment si profond et en même temps si délicat, de la dignité qu'un chef doit conserver dans les expressions dont il se sert, qu'il n'entroit jamais en conférence avec les généraux alliés ou avec les personnages de quelque importance, sans le secours d'un interprète ; il savoit sans doute, pour nous servir des paroles d'un Américain appartenant à une autre race, qu'un chef parmi les Indiens « est puissant selon qu'il est éloquent. »

(Note 14, p. 15).

Dénomination des chefs parmi les Indiens.

Jean de Lery parle fréquemment de ces chefs électifs que Cardim appelle *Murubicha* et qui conduisoient les guerriers au combat. Le pouvoir délégué à ces espèces de patriarches de la tribu étoit fort limité et il ne se rapprochoit en rien du degré d'autorité qu'on admettoit dans d'autres parties du nouveau monde. Lery est un bon guide pour cette première période; il avoit visité vingt-cinq villages de la baie de Rio de Janeiro, et vécu familièrement avec les Indiens : il nous apprend que des chefs de guerre étoient choisis parmi les vieillards et qu'on les appeloit alors *Peorerou picheh.* Le vieux voyageur nous a conservé le sommaire des harangues guerrières prononcées par ces chefs improvisés. Il nous les représente se frappant les épaules à la fin de leurs discours et s'écriant en parlant des efféminés, des lâches : « *Erima, Erima Toupinambaolts, Conomi ouassou Tan Tan,* etc. Non, non, gens de ma nation, puissans et très-forts ieunes hommes, ce n'est pas ainsi qu'il nous faut faire, plutôt nous disposans de les aller trouuer, faut-il que nous nous façions tous tuer et manger ou que nous ayons vengeance des nostres. » Ces harangues guerrières duroient quelquefois plus de six heures. Les chefs de guerre n'étoient pas toujours choisis parmi les vieillards, et Hans Staden dit positivement qu'on se relâchoit de cette coutume en faveur de quelques guerriers renommés; ce Konian Bebe ou Quoniambec, qui se vantoit de ressembler au tigre et d'avoir mangé sa part d'innombrables prisonniers! ce chef terrible dont André Thevet nous a conservé le portrait, étoit un capitaine de guerre beaucoup plus puissant et plus redouté que les autres. Vasconcellos en fait mention et le désigne sous le nom de *Cunhambéba.* Nous ferions une longue liste des chefs du XVIe siècle que les guerres avec les Européens rendirent célèbres. Il est à remarquer que notre gravure représente un Indien et sa femme, couchés dans leur hamac, et portant

une couronne de forme tout européenne. Ce détail facile à expliquer donneroit beau jeu à ceux qui supposent que Paraguassú l'Indienne, devenue princesse héréditaire du territoire de Bahia put le céder à la cour de Portugal. Nous rappellerons ici que la grande nation qui occupoit le littoral fréquenté par les François en 1550 n'est pas complétement éteinte.

Quelques hordes de Tupinambas existoient encore disséminées sur le vaste territoire de la baie de San Salvador, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. L'ordonnance du 18 juillet 1773, qui approuvoit la guerre faite à ces Indiens, détermina qu'on devoit leur assigner un autre lieu de résidence (voy. Accioli, *Memorias sobre a capitania da Bahia*, t. I, p. 171). Aujourd'hui, c'est sur les bords des fleuves qui nous sont trop peu connus, sur les rives du Xingú, du Tocantins, de l'Araguaya, que vivent encore les descendans des anciens dominateurs du Brésil (les Apiacás, les Gés, les Mundurucús, etc.). « Ces Indiens parlent encore la langue tupique, et ainsi qu'on l'a très-bien fait observer ils doivent être considérés comme dépositaires de la mythologie, des traditions historiques et des vestiges de civilisation des temps passés. » Personne n'a encore été recueillir ces souvenirs expirans, a dit le savant Martius.

(Note 15, p. 15).

La Sciomachie.

Pour désigner la fête des sauvages, le vieil écrivain français se sert d'une expression tirée du grec, mais il l'altère; pour parler plus correctement il faut dire *Sciamachie*, littéralement combat avec son ombre; de σκιά, ombre, et de μάχομαι, combattre; c'étoit chez les anciens une espèce d'exercice qui consistoit à agiter les bras et les jambes comme une personne qui se battroit contre son ombre. Voy. J. B. Morin; et, mieux encore, l'excellent dictionnaire publié récemment par MM. Vendel Heyl et Pillon; ils définissent ainsi

la sciamachie : « Action de se battre à l'ombre *ou* contre une ombre, de s'escrimer en vain ; combat simulé. *Sorte* d'exercice *des athlètes.* »

(Note 16, p. 16).

Explication de la planche. Danse des Brésiliens, instrumens de musique.

Malgré le caractère quelque peu primitif de son exécution, la planche naïve que nous offrons ici n'est pas sans vérité en l'envisageant même au point de vue ethnographique. Les instrumens usuels des Brésiliens y sont assez nettement représentés. Le *kiçaba* ou hamac, appelé *innis* par nos vieux voyageurs ; la *tacape*, ou massue tranchante, qui, dans les sacrifices, prenoit le nom de *lyvera-pème* ; le bouclier de cuir de tapir, si bien décrit par Lery ; et enfin, le grand arc brésilien, que les Tupis désignoient sous le nom d'*oropa* ou d'*uira para* ; tout est clairement reproduit : l'*araroye*, ou ornement de guerre, qui se composoit d'un disque orné de plumes de nandú ou d'autruche américaine, tombant sur les reins du guerrier, manque seul pour que le tableau soit complétement exact. Les petits canots indiens, que l'on appelle encore *ygarité*, et qui animèrent un instant les rives de la Seine, ne sont pas mal indiqués. Hans Staden est le premier qui nous ait fait voir comment se fabriquoient avec l'écorce de l'*yga ywero* les grandes embarcations capables de contenir quarante combattans, et nous renvoyons le lecteur à la précieuse collection de M. Ternaux-Compans où ce procédé est décrit. Ce qui laisse le plus à désirer, quant à l'exactitude, ce sont les habitations indiennes. Mais ces belles forêts primitives, dont M. Porto Alegre a célébré naguère si poétiquement la destruction, offroient aux Tupinambas des matériaux que refusoient en automne les bois de la Normandie, et il est facile de présumer que tous les efforts des ordonnateurs de la fête n'avoient pu réunir assez de palmes de *pindoba* pour en édifier tant d'aldées verdoyantes. Les villages

tupinambas, toujours soigneusement orientés, étoient formés de quatre ou de six longues cabanes nommées *ocas,* affectant la forme de nos tonnelles, et laissant une cour commune au centre, où l'on plantoit souvent l'instrument sacré, le *maraca.* Pour être juste cependant, il faut dire que les Tupinambas dressoient en campagne des cabanes que l'on appeloit *tajouya-pères,* et qui ressembloient parfaitement à celle qui occupe le premier plan dans notre gravure. Le feu a été mis aux habitations, qu'on voit brûler dans le lointain, au moyen de flèches incendiaires garnies de cire et de coton enflammé; et tout cela est d'une vérité irréprochable. Ce qui pèche contre l'exactitude, ce sont les danses; les Indiens ne se tenoient pas ainsi par la main, et surtout ils ne bondissoient point; le caractère de leurs rondes guerrières étoit bien plus solennel, comme on le peut voir dans Thevet et Lery; nous ne parlons ni de Gabriel Soarez, ni de Claude d'Albeville, ni d'Yves d'Évreux, comparativement modernes. Voici ce que dit à ce sujet un missionnaire portugais : « On comptoit chez les Tupinambas un grand nombre de danses connues sous le nom générique de *guau* : l'une d'elles recevoit l'appellation d'*urucapy,* une autre, en usage parmi les individus d'un âge plus tendre, étoit désignée sous celle de *curupirâra;* il y avoit encore la *guaibipayé,* puis la *guaibiabuçu.* L'une de ces danses renouvelées entre eux est fort solennelle et se mène ainsi : ils se tiennent tous en rond, sans jamais changer de place à partir du lieu où ils se sont mis en position, et alors ils chantent sur le même ton les harangues de leur vaillantise avec tels sifflemens, claquemens de mains et trépignemens de pieds, qu'il semble que ce soit un tonnerre mugissant dans la vallée. » (Vasconcellos, *Chronica das provincias do Brazil,* p. 88.) Thevet et surtout Jean de Lery renferment de curieux renseignemens sur les danses brésiliennes. C'est dans ce dernier voyageur qu'on lit la description d'une ronde immense, où le Payé (le prêtre prophète) vient souffler l'esprit de courage sur chacun des assistans en l'inondant de la fumée de tabac qu'il tire d'un énorme cigare. Parmi les danses guerrières,

il faut citer encore celle de la *tangapèma*, ou de la massue tranchante; grâce aux jongleries des devins, elle présentoit un caractère merveilleux, comme on peut s'en assurer dans la *Chronique de Vasconcellos*, p. 110. De tous les historiens du XVIe siècle, celui qui nous a peint les fêtes indiennes avec le plus de charme et d'originalité, est sans contredit Fernão Cardim. On voit par la narration de ce compagnon d'Anchieta, que les missionnaires les plus connus par l'austérité de leur caractère n'hésitoient pas à se mêler aux danses guerrières des Indiens, en remplissant toutefois un rôle que ne répudioit pas la gravité de leur caractère. De nos jours, et chez des nations dégénérées qu'on ne sauroit comparer sous aucun rapport aux vaillans dominateurs de la côte, les danses solennelles n'ont pas cessé. Le prince de Wied Neuwied nous a décrit celles des *Camacans*. Debret a figuré les rondes indiennes que l'on avoit pu reproduire à l'époque où il réunissoit les matériaux de son vaste ouvrage, et notamment celles de S. José. Cunha Mattos renferme de précieux renseignemens sur celles qu'il vit à Goyaz. Sous ce rapport nous signalerons encore un voyageur qu'on n'interroge jamais en vain lorsqu'il s'agit de quelque point important ou seulement curieux : Les *Coroados*, qui habitent les forêts voisines du Rio Bonito, se livrent dans leurs forêts à des espèces de représentations dramatiques, d'autant plus dignes d'être examinées qu'elles rappellent, sous quelques rapports, un des épisodes de la fête célébrée à Rouen. Ces Indiens aiment surtout à figurer la chasse au jaguar; mais le savant Aug. de Saint-Hilaire, qui les visita il y a une trentaine d'années, fut frappé de leur aspect stupide et du caractère monotone de leur mimique. Tous les Indiens ne présentent pas ce caractère de dégénérescence, néanmoins il faut s'enfoncer aujourd'hui dans les solitudes du Mato-Grosso et de l'Amazonie pour trouver quelques vestiges de ces pompes sauvages, dont nous entretient si volontiers le bon Lery. Mais en ces temps, comme dit Thevet, son rival, « les Tupinambas estoient gens de bon esprit, gentils en appréhension et de grand'mémoire,

ayant le cœur hault, hardy et généreux, et qui ne s'estonnoient de chose quelconque. »

Il y auroit aussi tout un chapitre à faire sur les instrumens sauvages qui durent retentir alors sur les bords de la Seine. En premier lieu, il faut nommer le *maraca*, l'instrument sacré, qui consistoit en une courge desséchée, remplie de graines ou de cailloux, que l'on emmanchoit à un morceau de bois orné des plumes les plus brillantes de l'ara et du canindé; puis la *janubia*, ou trompe de guerre, formée de la cuirasse du tatou, qui prend assez facilement la forme qu'on veut lui donner. La *toré*, suspendue au cou du chef, paroît aujourd'hui remplacer cet instrument chez certaines hordes de l'Amazonie. Les vieux voyageurs décrivent également certaines flûtes que les Tupinambas fabriquoient avec les tibias des ennemis qu'ils avoient immolés et qu'ils désignoient sous le nom de *cangoera*. Les *muré muré*, les grandes conques que l'on appeloit *membyguaçu*, les *uruca*, pourroient entrer dans cette nomenclature. Parmi les nations de l'Amazonie qui parlent la *lingoa geral*, et qui ont hérité des coutumes de la grande nation, on cite des instrumens encore en usage, ayant une origine indienne, et M. Monteiro Baena décrit entre autres le *monboia-xio*, qui consiste en un roseau creux percé de trois trous, et portant un bec de toucan en guise de anche; le son gracieux et sonore de cet étrange instrument produit, dit-on, chez quelques personnes la plus vive émotion. Rien de nouveau sous le soleil, le même pays retentit du bruit d'un tambour que les *Payés* creusent dans un tronc d'arbre avec beaucoup d'art, et qui reçoit une ouverture sur la partie latérale comme le *tepanabaz* des Mexicains; on frappe sur cet instrument avec un tampon de gomme élastique, et le bruit dont il résonne modifié de diverses manières, devient une sorte de langage fort bien compris des tribus. Selon M. Accioli, le bruit du *trocanos* s'entend à la distance de deux ou trois lieues. Il est assez curieux de voir un moyen ingénieux de transmettre rapidement sa pensée, préconisé de nos jours par l'habile M. Sudre, et en usage de temps im-

mémorial sur les bords de l'Amazone. Voy. Accioli, *Corographia paraense*, p. 136. Voy. aussi Salvador Gilii, et ce qu'il dit touchant les tambours en usage dans les forêts de l'Orénoque. Le même auteur parle d'un instrument sacré désigné sous le nom de *botuto,* que signale aussi M. de Humboldt.

(Note 17, p. 16.)

Étymologie indienne restituée.

Le nom fantastique qu'on aime à trouver dans Caramurú (prononcez *Caramourou*) ne résiste pas à un examen quelque peu rationnel. On lit dans un précieux manuscrit de la Bibliothèque nationale : *Chamão os Indios Moreas Caramaru, das quaes a muitas muito grandes e muito pintadas as quaes mordem muito.* Il s'agit tout simplement de la *murène*, et non d'un dragon de la mer. La légende de Caramurú a inspiré un poëme vraiment populaire, qu'on sait par cœur au Brésil, et que M. de Monglave a traduit en 1829. L'œuvre de Santa Rita Durão a été publiée de nouveau en 1845 dans un joli volume qui porte le titre de *Epicos brasileiros*, 1 vol. in-18. L'habile éditeur a su mettre à profit toutes les sources pour prouver que le voyage de Correa à Paris devoit être relégué parmi les contes fantastiques. Il divise la légende en deux parties, et tout en admettant l'existence incontestable d'Alvarez Correa, il prouve que conformément au récit de Gabriel Soarez, ce seroit un Castillan habitué depuis longtemps parmi les Pitiguares de la province de Pernambuco, qui se seroit embarqué pour la France. Bien loin de détruire cette conjecture, notre chronique serviroit à la consolider. Les Rouennois commerçoient bien davantage durant la première moitié du XVIe siècle avec les Brésiliens de Tamaraca qu'ils ne le faisoient avec ceux de la baie de Tous-les-Saints.

La présence d'un navire françois dans la baie de San Salvador, en 1546, est attestée, il est vrai, par un précieux document qu'a publié M. Adolfo de Varnhagen dans les mémoires de l'Institut historique du Brésil (voy. la lettre écrite en date du

28 juillet 1546 par Pero do Campo Tourinho à João III, segunda serie, t. III, n° 10, p. 134), mais le même document offre la preuve que si le célèbre Caramurú existoit alors dans la baie de Tous-les-Saints, il ne s'embarqua pas à bord du bâtiment « *qui étoit venu faire amitié avec les Brésiliens.* »

(Note 18, p. 18.)

Un mot sur les dames de la cour qui assistèrent à la fête de Rouen.

Nous rappellerons ici sommairement que Catherine de Médicis, née à Florence le 15 avril 1519, avoit été mariée le 28 octobre 1534, à Henri, duc d'Orléans, second fils de François Ier, et que ce prince n'étoit monté sur le trône que le 31 mars 1547. Ces simples dates connues de tout le monde, suffisent pour renverser l'échafaudage chronologique adopté par certains historiens et qui fixant la date du baptême de la jeune Indienne amenée à la cour de France, assignent pour cette cérémonie l'année 1535. — Après la reine, la seule grande dame qui ait un nom vraiment historique, est Diane de Poitiers. Née en 1499, cette beauté merveilleuse dont Brantôme célébroit l'éclat quelques années plus tard encore, atteignoit le demi-siècle, lorsqu'elle éclipsoit à Rouen sa jeune rivale. Il ne faut pas confondre non plus Marguerite de France, duchesse de Savoie, fille de François Ier, et qui étant née en 1523, épousa en 1559 Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, avec la sœur de Henri II.

La spirituelle reine de Navarre ne pouvoit plus prendre part aux pompes merveilleuses ordonnées par la ville de Rouen; celle qui en eût fait peut-être de si bons contes étoit morte à cinquante-sept ans, dès l'année 1549, et en 1550, on réunit les pièces poétiques composées, comme on disoit alors, à l'occasion de sa mort. L'abbé Goujet affirme qu'elles ne furent publiées qu'en l'an 1551, et que le volume rarissime qui les renferme étoit « dû aux plus savans hommes de l'Europe. » La jeune épouse

du Dauphin, Marie Stuart, n'est pas nommée une seule fois par notre fidèle narrateur, bien que son mari figurât dans le splendide cortége qui défila devant Henri II. Comme nous l'avons dit, elle avoit été amenée cependant en France depuis près de dix-huit mois par un personnage destiné à jouer dix-sept ans plus tard un grand rôle dans l'histoire du Brésil; voici ce qu'on lit à ce sujet dans un livre récent qui se distingue par le soin scrupuleux avec lequel il a été fait : « Le 15 juillet 1548, Dessoles, ambassadeur de France, fait ratifier par les trois États du royaume d'Écosse à Haddington, le projet de mariage entre Marie Stuart et le Dauphin, fils de Henri II. A la fin de juillet, M. de Brézé, envoyé à cet effet par le roi de France, et Villegaignon, chef de l'escadre, reçoivent à bord de la flotte françoise à Dumbarton la petite reine d'Écosse et sa nombreuse suite. Le 13 août, Marie Stuart débarque au port de Brest. » Le prince Labanoff. *Recueil des Lettres de Marie Stuart*, t. I, p. 37.

Nicolas Durand de Villegaignon, qui a laissé son nom à l'une des îles de la baie magnifique de Rio de Janeiro, et qui a composé tant de curieux opuscules, pourroit être rangé au besoin parmi les lexicographes auxquels nous devons des renseignemens sur l'ancienne langue brésilienne. Pendant son séjour à Ganabara, il avoit réuni les éléments d'un dictionnaire tupinambas-françois, et Thevet prétend même que le vocabulaire publié par Jean de Lery n'avoit pas d'autre origine. Mais ceci nous éloigne beaucoup trop de la cour brillante rassemblée à Rouen. Immédiatement après la reine et Marguerite, il est question, sous une dénomination étrange, d'une jeune princesse remarquable par sa beauté. On désignoit, comme tout le monde sait, sous le nom de *Madame la Bastarde,* Diane de France, duchesse d'Angoulême, fille de Henri II, qui l'avoit eue d'une demoiselle piémontoise, nommée Duc Philippine. Née en 1538, cette jeune princesse étoit encore un enfant quand on la vit figurer dans la brillante cavalcade de la reine; éminente par la solidité de son jugement et par les grâces de son esprit, elle étoit destinée à épouser d'abord Horace Farnèse,

et plus tard F. de Montmorency. Sa carrière se prolongea jusqu'en 1619, si bien qu'elle put voir encore arriver en France ces Tupinambas venus du Maranham, et que l'on baptisa en si grande pompe à Paris, vers 1613, ainsi que nous le raconte Claude d'Abbeville, et que nous le prouvent de précieuses gravures conservées à la Bibliothèque nationale. Madame d'Estouteville, qui figure à côté des princesses, devoit être la femme de François de Bourbon, duc d'Estouteville, gouverneur du Dauphiné. La terre d'Estouteville avoit été érigée en duché au XVIe siècle en faveur d'Adrianne, l'unique héritière de cette maison, qui épousa François de Bourbon, comte de Saint-Paul. — Ce seroit en vain que l'on chercheroit parmi les grands personnages et les prélats qui sont nommés avant les dames de la cour, Pedro Fernandes Sardinha, l'évêque du Brésil, que la légende représente comme ayant vu Diego Alvarès à la cour de Henri II. Il vint en France, sans aucun doute, et il résidoit à Paris, selon Sander, dès 1528; mais en 1549 il étoit au Brésil, et en 1556 il devoit périr d'une manière effroyable, dévoré par les Indiens.

(Note 19, p. 19.)

Date de la bulle qui restitue aux Indiens leur dignité d'hommes.

Cette bulle, émanée de Paul III, fut promulguée le 9 juin 1536. Elle commence ainsi : *Veritas ipsa quæ nec falli nec fallere potest*, et contient l'expression positive de la volonté du pontife. Il y déclare, non-seulement qu'il est à son gré, mais surtout au gré de l'Esprit saint *qu'on reconnoisse les Américains pour hommes véritables*. On auroit quelque peine à croire, si la chose n'étoit bien attestée, que la chose fût remise en question en 1583. Au concile de Lima, qui fut tenu à cette époque, on agita de nouveau la question; il s'agissoit de savoir si les Indiens avoient une intelligence suffisante pour participer aux sacremens de l'Église. Il est inutile de dire que la cause des Américains triompha encore.

(Note 20, p. 19.)

Le manuscrit de la ville de Rouen.

Comme nous l'avons déjà prouvé, les Tupinambas du XVIe siècle n'ont pas laissé de traces de leur passage en France, uniquement dans le curieux volume dont nous offrons ici l'analyse. Les sculptures en bois de l'hôtel de l'*Ile du Brésil*, conservées dans le musée de Rouen ; les bas-reliefs si connus de l'église de Dieppe, dont M. Vitet a donné une représentation exacte et sur lesquels nous n'insisterons pas, sont autant de documens perpétués par l'art qui se rattachent à la période historique dont nous nous occupons. La belle bibliothèque de Rouen, confiée au zèle éclairé de M. André Pottier, possède également un livre manuscrit, qui date sans aucun doute de l'époque où parut la *Triomphante entrée*. Les renseignemens que nous avons essayé de réunir sur la fête brésilienne de 1550, seroient incomplets, si, à défaut d'une représentation iconographique, nous ne donnions pas ici une description exacte du livre que nous mentionnons. Nous nous hâtons de dire que ces détails si précis sont dus au savant bibliothécaire de Rouen lui-même. Le manuscrit qui rappelle l'entrée de Henri II à Rouen, n'existe, dans le riche dépôt où on peut le consulter, que depuis l'année 1838. A cette époque, M. André Pottier en fit l'acquisition à Anvers, et il provient de la vente du baron Danvin d'Hodoumont. « Il est à peu près incontestable qu'il fut exécuté pour être offert à Henri II, afin de lui rappeler le souvenir des magnificences que la ville de Rouen avoit déployées à son entrée. Le manuscrit commence en effet par une dédicace au roi, transcrite en lettres d'or ; ensuite, le texte qui accompagne les peintures et qui est un poëme, est continuellement adressé au roi. L'auteur décrit au monarque tous les objets, les groupes, les personnages, les costumes à mesure que le cortége défile devant lui : et plus tard, quand le roi tra-

verse la ville, l'auteur l'accompagne... Dix miniatures à pleine page décorent ce manuscrit. Elles sont d'une exécution très-fine et très-soignée et d'un grand éclat de couleur; cependant elles fournissent des détails bien moins accusés que les planches de la description imprimée, parce que le dessinateur voulant concentrer dans chacune de ces peintures cinq ou six des sujets figurés dans les gravures, a considérablement réduit les proportions en beaucoup de circonstances. Ainsi, par exemple, au lieu d'une planche spéciale représentant les Brésiliens, d'une autre représentant le *triomphe de la rivière,* d'une troisième pour l'arc de triomphe de l'entrée du pont, le peintre a fait une seule miniature qui représente dans une perspective passable, au premier plan, l'arc de triomphe rustique portant Apollon et les Muses; au second plan, la rivière avec Neptune et sa cour, le combat des galères, le passage du roi franchissant le pont à cheval; et enfin, au dernier plan, la vue du port et de la ville. C'est dans cette miniature que sont également représentés les *Brésiliens* sous la figure de petits personnages entièrement nus, peints d'un rouge carminé très-vif. Une bande de sauvages adossés à l'arc de triomphe, et entourant des huttes que dévore l'incendie, semble défendre cette retraite contre l'abordage d'une barque, montée de quelques autres personnages, qui longe le rivage; puis, de l'autre côté de l'arc de triomphe, on voit au milieu de la rivière une île couverte d'une épaisse verdure et d'arbres élancés, au milieu et sur les bords de laquelle s'agitent de nombreux Brésiliens.» Ainsi que le fait très-bien observer M. André Pottier, ceci offre beaucoup moins d'intérêt que la gravure dont nous reproduisons un *fac-simile.* « Quant au texte, continue le bibliophile auquel nous sommes redevable de cette note, voici les quelques vers à l'aide desquels l'auteur désigne au roi ce simulacre théâtral :

Voyez-vous poinct soubs vostre nom et port
Bresilliens ancrez en nostre port?

On voit par la que pour vous tout dangier
Est assoupy voyant tout estranger
Qui seurement a nostre riue applicque
Ainsy que nous a la leur pour trafficque.
Vous les verrez d'un cueur au nostre esgal
Faire fuyr l'ennemy Portugal
Autant en faict le pays de Guynee
Pour le renom de ta grant renommee.
Sire, il n'est pas jusques aux Caniballes
Isles à tous fors a nous desloyalles
Ou ne soyons en bonne seurete
Pour la faveur de vostre autorite.

Ce curieux volume est décoré sur toutes les marges de grands croissans entrelacés des chiffres , de carquois, d'arcs et de flèches; tous ces emblèmes semblent caractériser la royale destination que lui attribue M. Pottier; peut-être aussi indiquent-ils un présent destiné à celle que l'on regardoit comme étant réellement la reine de la fête.

Icy se terminent l'ordre et progrez
du Triumphant et Magnifique Aduenement du Roy et de la Royne
de France dautant prompte que libérale volonté celebré
en leur bonne ville de Rouen, Et nouuelle-
ment imprimé Par Iean le Prest, audict
lieu le IX. iour de ce moys
de Decembre
1551.

(Un volume petit in-4°.)

FRAGMENT

D'UNE

THÉOGONIE BRÉSILIENNE

RECUEILLI AU XVIe SIÈCLE

FRAGMENT D'UNE THÉOGONIE BRÉSILIENNE

RECUEILLI AU XVIe SIÈCLE.

On a dit à propos des croyances religieuses de quelques rudes indigènes de la Nouvelle-Hollande : « C'est un nuage dans lequel est Dieu, mais dont il ne sort pas encore. » Bien que les anciens habitans du Brésil ne fussent point parvenus à ce degré de civilisation que l'on constate au Mexique, au Pérou, et sur le plateau de Cundinamarca, il y auroit une extrême injustice à leur appliquer le mot ingénieux que nous venons de rappeler ici. L'idée de la Divinité, comme nous le ferons voir, grâce à certains monumens, étoit parfaitement définie par leur langue, et ils s'irritoient à la pensée qu'on pût douter de leur croyance en un meilleur avenir. — Ceci est généralement admis par les historiens, mais ce que l'on a semblé ignorer jusqu'à ce jour, ou ce que l'on a peut-être dédaigné d'approfondir, c'est que les peuples parlant la *lingoa geral*, ou si on l'aime mieux, les peuples parlant le guarani, presque identique au tupi, avoient une théogonie dont les traits principaux ont été conservés par l'un de nos plus anciens voyageurs sous le titre de : *Légère croyance des Sauvages austraux.* André Thevet nous a donné ce curieux fragment qu'on rechercheroit vainement dans ses *Singularités de la France antarctique*, il l'a inséré dans sa *Cosmographie universelle*, et on le retrouve jusque dans ses manuscrits, conservés à la Bibliothèque nationale.

Comme tous les livres dus à nos anciens voyageurs, les livres d'André Thevet commencent à devenir d'une extrême rareté, et il nous a semblé qu'il seroit curieux, surtout pour les lecteurs de cet opuscule, de compléter leurs idées sur le développement intellectuel de peuples qui n'existent plus sans doute, mais dont quelques tribus errantes conservent encore au fond du désert les croyances principales.

Ce qui donne certainement une valeur incontestable aux documens fournis par Thevet sur le Brésil, ce qui doit surtout inspirer une sorte de confiance dans la manière dont ils ont été recueillis, c'est qu'ils proviennent de deux sources étrangères à Thevet lui-même, qui n'est ici et tout au plus qu'un collecteur zélé. Nous avons déjà fait voir comment un Portugais, échappé à la Tangapêma des Tupinambas, avoit fourni plus d'une légende sauvage au vieux cordelier françois; la seconde preuve dont se fortifie notre assertion, est tirée d'un antagoniste violent du moine. Pierre Richer, en effet, l'ennemi le plus acharné du parti catholique, au moment où deux religions se disputèrent l'empire de la baie de Rio de Janeiro, Pierre Richer n'hésite pas à reconnoître la valeur intellectuelle de Villegaignon, tout en l'outrageant, et il affirme que ce personnage éminemment lettré avoit remis ses observations sur le Brésil à Thevet pour les publier (1). La richesse du mythe, la variété de la narration, la forme complexe qu'elle conserve, n'ont rien dès lors qui puisse surprendre. Confiné sur son rocher, Villegaignon, homme passionné pour l'étude, écrivant poliment en latin, dominé toujours par la pensée politique ou religieuse, Villegaignon dut s'enquérir de la mythologie des peuples dont il étoit environné. Dans ses loisirs (et ils devoient être longs) il avoit appris la langue tupique; il pouvoit lui-même recueillir la tradition des nations qui par-

(1) « Atque ut quod lubet persuadeat, statim atque illò pervenit, Franciscanum Andream Theuetum sui itineris socium, quem (licet literarum omnium, « præsertim sacrarum, imperitum) deduxerat, ut sacris præesset, remisit : « historia suæ navigationis prius conscripta, quæ sub illius Franciscani nomine « prodiret, ut suorum mendaciorum dignum testem haberet, atque his artibus « magni nostri Durandi fama apud omnes longè latèque diffunderetur, quasi « ipso inscio, aut nihil minus cogitante. *Petri Richerii* libri duo, etc., p. 22. » Il ne faut pas confondre Pierre Richer, l'ancien carme françois, dont le surnom est de Lisle, avec Jacques Spifame, l'évêque de Nevers, devenu ministre de Genève, auquel du Verdier de Vau-Privas attribue son œuvre. Bayle a rétabli les faits.

loient cette langue, et même la formuler. L'homme essentiellement habile dont nous faisons mention eut certainement des torts nombreux à se reprocher au sujet des protestans qui avoient suivi sa fortune, mais nul n'a cherché à contester la gravité de son caractère et sa rare instruction. Il eut donc tous les moyens possibles de recueillir la tradition mythologique des peuples brésiliens de la propre bouche des individus exerçant l'office de prêtres. Les *Abarès* du Sud, les *Piayes*, les *Caraïbes*, consacrés à l'étude de l'antique cosmogonie, la lui transmirent directement, alors qu'elle formoit un corps de doctrine et qu'elle n'étoit pas altérée par les prédications des missionnaires (1).

(1) Les chants qui pouvoient jadis reproduire la tradition religieuse des Tupinambas, recueillie par des Européens, étoient plus anciens qu'on ne le suppose généralement; Gomara, en général exact, est fort explicite sur ce point. Dès 1538, Alonso de Cabrera, qui s'en alloit comme contrôleur visiter les rives du grand fleuve découvert par Solis, s'arrêta à l'île Sainte-Catherine, où il trouva trois Espagnols « qui entendoient et parloient disertement la langue du pays. » Il paroît que ces Européens étoient trois pauvres naufragés, restes de l'expédition de Sébastien Cabot. Ils servirent puissamment comme interprètes F. Bernardo d'Armenta et trois missionnaires cordeliers, qui vinrent, peu de temps après le passage d'Alonso de Cabrera, prêcher dans ces parages. Ce qu'il y a de plus étrange, sans doute, c'est que durant cette mission si active, et il faut le dire si périlleuse, les religieux espagnols voyoient qu'ils avoient été précédés dans les lieux où ils se présentoient par un Indien nommé Origuara, qui s'en alloit par tous ces déserts annonçant l'approche des chrétiens et préconisant leur doctrine, dont il opposoit la sainteté aux vices et aux croyances des Indiens. Origuara avoit fait plus encore : afin que ses préceptes pussent fructifier parmi les tribus, il avoit composé des poemes et des chansons, que l'on répétoit par les rues et dans l'enceinte des maisons durant la première moitié du XVIe siècle Si tout doit être accepté dans le récit du vieux chroniqueur espagnol, Origuara, ce prédécesseur des missionnaires, auroit disparu pour toujours, après avoir ainsi répandu parmi ces peuples la tradition divine. Sans aucun doute il eut des imitateurs. Ce seroient les chants primitifs de cette espèce qu'il faudroit recueillir dans les anciennes missions; mais pour cela il faudroit quelques hommes comme les Anchieta, les Ruiz, les Raymond Breton, les Gilii, les Heckewelder, c'est-à-dire des hommes vivant pendant des années de la vie des pauvres Indiens.

Thevet, au compte de ses adversaires, ne resta guère que trois mois au Brésil; Villegaignon y demeura depuis 1555 jusqu'en 1558. Il avoit beaucoup écrit; il est infiniment probable que s'il recula devant l'idée de publier ses observations sur un pays où son nom soulevoit les haines les plus vives, il fut charmé de voir ces mêmes observations utilisées par André Thevet, devenu premier cosmographe du roi. Ainsi se seroit effectué ce qui est l'objet d'une assertion positive et bien désintéressée de la part du ministre Richer. Quant au mythe en lui-même, ou, si on l'aime mieux, à la tradition théogonique, son étendue ne sauroit surprendre; tout a été dit sur la mémoire prodigieuse des prêtres sauvages chargés de conserver aux tribus diverses cette tradition dans sa pureté primordiale. Pour n'en offrir qu'un exemple, nous nous contenterons de citer le passage dans lequel Ovalle nous raconte comment il rencontra, à l'entrée d'une forêt, un Indien du Chili occupé à redire à haute voix, et dans l'ordre qu'elle devoit conserver, la tradition théogonique et historique de sa tribu; c'étoit ce qu'un autre vieux voyageur appeloit un *homme archive*. De nos jours, le fait signalé ici se produit encore. A Madagascar, il y a des hommes doués d'une mémoire prodigieusement exercée, qui se succèdent dans une assemblée en délibération, et qui retiennent des fragmens de discours combinés plus tard pour en former la tradition législative ou historique. Les Piayes, les *hommes archives* du Brésil, étoient dépositaires de traditions si étendues, que des nuits entières passées en de longues narrations ne suffisoient pas toujours à l'attention sévère qu'ils exigeoient. De trois ans en trois ans, comme nous dit Lery, ces traditions étoient exposées dans des chants solennels, que les femmes écoutoient à l'écart dans une sainte terreur, et qui formoient une sorte de rituel familier à tous les Caraïbes et à tous les Piayes.

En présence des manuscrits et des relations imprimées de Thevet, un doute sur l'exactitude du fragment que reproduit cet opuscule s'étoit glissé dans mon esprit. Je ne saisissois pas d'abord la concordance des noms qui figurent dans cette théo-

gonie, avec la signification très-positive que leur attribue la *lingoa geral* elle-même. Une lecture attentive du beau livre de Ruiz de Montoya, une étude suivie de la synonymie tupique accomplie à l'aide de la grammaire de Figueira et d'un *lexique manuscrit* très-riche dont je dois la communication à l'obligeance de M. Emile Adet, ont jeté tout à coup la lumière sur certains points douteux. Tout n'est point éclairci sans doute, mais tout pourra l'être. Villegaignon, Thevet si on le préfère, ont employé, comme tous les écrivains du XVIe siècle, une orthographe défectueuse ; il s'agit seulement désormais, et à l'aide de la critique, de faire revivre les dénominations primitives ; quelques-unes de celles que nous établissons ne laissent pas le moindre doute, cela suffit. En réalité, c'est une étude qui commence, d'autres plus habiles la poursuivront.

De mes recherches présentées ici d'une manière succincte, il résulte cependant un fait très-positif. Le premier Européen qui fonda un établissement dans la baie de Rio de Janeiro, le chevalier de Villegaignon, dont une île rappelle encore le nom aux Brésiliens, fut aussi le premier à rassembler les traditions mythologiques des peuples vraiment poétiques parmi lesquels il demeura près de quatre ans. Probablement Thevet ne fut que le *vulgarisateur* et non le *collecteur* de ces précieux documents, reproduits également dans ses manuscrits. Grâce à la haute intelligence de l'ancien vice-amiral de Bretagne, nous ne craignons pas de le dire ici, la cosmogonie des plus célèbres nations du Brésil a été préservée d'un oubli complet, et un vaste empire qui entre largement dans la voie du progrès peut trouver désormais dans ses propres souvenirs les traditions locales qui vivifient à la fois l'histoire et la poésie.

De la légère croyance des sauvages austraux.

(Extrait des manuscrits de Thevet et du texte imprimé.)

D'autant qu'il y a eu un certain galland de mon temps qui vouloit descrire une caballe sur les secrets et mystères de ce que ces

pauvres gens croyent; je vous deduiray chose que jamais homme du monde n'a mis par escrit, et ce suyvant le recit qu'ils m'en ont fait, conversant avec eux familièrement, sçavoir est de leur croyance, touchant l'origine des choses et la venüe de leurs prophètes, qu'ils appellent Caraïbes ou *Pageez* (*sic*), afin que ceux qui ont fréquenté familièrement cet abstracteur de secrets, et qui a esté Caraïbe en leur terre, ayent de quoy philosopher sur ce qu'ils ont ouy dire à leurs pères et ancestres (attendu qu'ils n'ont rien par escrit que de père en fils) les façons de superstitions de ces pauures gens. La premiere cognoissance donq, que ces sauuages ont de ce qui surpasse la terre est d'un qu'ils appellent *Monan* (1), auquel ils attribuent les mesmes perfections que nous faisons à Dieu, le disans estre sans fin et commencement, lequel a creé le ciel, la terre et tout ce qui est en iceux, sans toutefois faire mention de la mer ne d'aman (2) atouppane qui sont les nues d'eau en leur langue disans que la mer a esté faicte par un inconuenient aduenu à la terre, qui auparavant estoit vnie et platte, sans montagnes quelsconques, prodvisant toutes choses pour l'vsage des hommes. Or la cause pour laquelle la mer fut faite, qu'ils appellent *Paranan* (3), ils vous la déduisent en ceste sorte. Comme ainsy soit que les hommes vescussent en leur plaisir, et joüissance de ce que produisoit la terre, arrousée et aidée de la rosée du ciel, aduint qu'ils s'oublièrent en leur façon de faire, viuans désordonnement. Ils tombèrent en telle et si grande folie, qu'ils commencèrent à mespriser Monan, lequel pour lors ils disent qu'il demeuroit parmy eux, et y

(1) *Mona*, construire, édifier. Voir ce mot dans Ant. Ruiz de Montoya. *Monang* a la même signification dans le Dictionnaire brésilien port., que j'ai sous les yeux.

(2) Amà, *Nube de aguas*. A. Ruiz de Montoya. On ne peut pas voir une traduction plus claire.

(3) Il y a ici une légère erreur. Paranan signifie un grand fleuve presque semblable à la mer. Voyez le *Tesoro*, au mot *Para*,

fréquentoit fort familièrement. Monan, voyant l'ingratitude des hommes, leur meschanceté et le mespris qu'ils faisoient de luy, qui les avoit ainsy bien heurés, se retira d'eux, puis fit descendre *Tata* (1), qui est le feu au ciel, lequel brusla et consomma tout ce qui estoit sur la face de la terre et y besongna le feu de telle sorte, qu'il baissa la terre d'un costé et la haulsa de l'autre, de telle manière qu'elle fut redigée en la forme que la voyons; sçavoir en vallons, collines et montagnes et en largeur estenduë de quelques belles campagnes. Or de tous les hommes n'en y eust de sauvés qu'un, lequel se nommoit *Irin-Magé* (2), lequel Monan avoit transporté du ciel ou autre lieu, afin qu'il euitast la fureur de ce feu tout consommant. Cet Irin-Magé, voyant le tout ainsy destruit, s'adressa à Monan, luy disant ainsy avec larmes et soupirs : Veux-tu aussy destruire les cieux et leur ornement? Hé où sera désormais nostre demeure? de quoy me servira de vivre, n'ayant aucun qui me soit semblable? Monan, à ces mots, fut autant esmeu de compassion, que, voulant remedier au mal qu'il auuoit faict à la terre, a cause des péchés des hommes, il fit plouuoir en telle abondance sur la terre que tout le feu fut estaint, et ne pouuans les eaux s'en retourner en haut furent contraintes de s'arrester et prendre cours par les lieux les plus courans de la terre, et y furent assemblés de tous costez. Dont ces amas d'eau furent appelés par eux Paranan, qui signifie amertume (3), ce que nous disons la mer, et afin que vous cognoissiez que ces sauuages ne sont pas du tout si

(1) *Tata*, feu. *Tatati*, fumée. Voyez Ant. Ruiz.

(2) Plusieurs localités du Brésil portent encore aujourd'hui le nom de Magé. Voyez le Dict. géogr. de MM. Millet de Saint-Adolphe et Caetano Lopes de Moura. Ces messieurs ne donnent pas l'étymologie que nous cherchons. Voyez ég. *Nomenclatura brasilica da lingua geral.*

(3) Rien dans les nombreux ouvrages manuscrits et imprimés que j'ai sous les yeux et qui roulent sur la Lingoa geral, n'autorise une telle explication.

Paranambo, soit dit en passant, signifie terre dans les eaux. Voy. A t. Ruiz.

bestes, que nature ne leur donne quelque raison pour les discours des causes naturelles, ils disent que la mer est ainsy amère et salée, comme nous la goustons, pource que la terre estant redigée en cendre par la combustion qu'en avoit fait le feu envoyé par Monan, causa ce mauvais goust en ce grand amas de Paranan et mer courant à l'entour de la terre. Voila un beau trait de leur philosophie, et certes plus receuable que celuy d'Aristote, qui, ne pouvant comprendre la toute puissance de Dieu, a mieux aymé dire que le monde estoit de toute éternité, que confesser que ça esté Dieu qui en a esté le formateur.... Mais revenons à nostre propos. Monan voyant que la terre estoit remise en sa première beauté, et que la mer embellissoit la face d'icelle, l'entourant de toutes parts, luy semblant chose incommode, que tout ce beau ornement demeurast sans quelqu'un qui en fust le cultiueur, appella a soy Irin-Magé, auquel il donna une femme, afin qu'ils peuplassent le monde d'hommes meilleurs, que n'auoient pas esté ceux qui auoient esté les premiers habitans de la terre. De cet Irin-Magé tiennent ils qu'estoient venus tous les hommes, qui estoient avant le grand déluge d'eau, qu'ils disent estre aduenu en leurs terres, et duquel je parleray poursuiuant ce discours. De cet Irin-Magé disoient ils que sortit un grand Caraïbe (1), qu'ils tiennent pour leur prophète, tout ainsi que les Turcs leur Mahomet, et a cause des œuvres merueilleuses qu'il faisoit luy imposoit le nom de *Maire Monan*, duquel nom il faut que je vous donne l'interprétation telle que m'ont fait entendre les plus anciens sauvages du païs. Donq ce mot de Maire-Monan en langue sauvage signifie autant que transformateur, dautant que celluy-cy estoit fort adextre à transformer aucune

(1) Ruiz de Montoya définit ainsi ce mot : caraï, fin, rusé, habile ; il ajoute qu'on l'avoit appliqué insensiblement aux anges. Alphonse le Xaintongeois, qui parcouroit les côtes du Brésil vers 1540, dit positivement que l'on désignoit les François (et probablement les autres Européens) sous le nom de *Caraïbes*. Voyez le manuscrit de la Bibliothèque nationale.

chose en autre, et Monan signifie autant que vieil. Toutefois à l'endroit de ce grand Caraïbe, il importe autant que immortel veu que le grand Monan, qui fit descendre le feu sur la terre, est sans commencement et sans fin, et c'est luy, ainsy qu'ils disent, qui ordonna toutes choses selon son bon plaisir, les formant en plusieurs manières, et puis les conuertissant et changeant en diuerses figures et formes de bestes, oyseaux et poissons, selon leur païs et habitation, changeant l'homme en beste pour le punir de sa meschanceté comme bon luy semble. Mais ce Caraïbe Maire-Monan, estant familier du grand Monan, vsoit de ces transformations, desquelles je parleray ailleurs, afin que je ne confonde leurs histoires, desquelles j'ay esté certioré par ceux du pays comme dit est. Or disent ils que pour l'esgard de ce second Monan qui estoit admirable entre les hommes, desja fort multipliés sur terre, ceux qui faisoient quelque chose de plus grand et merueilleux que les autres estoient appelés différemment *Maires*, comme héritiers et successeurs de Maire-Monan (1). Et a esté ce mot Maire vsurpé jusques à leur déluge, qu'ils disent avoir esté vniversel, sur ceux qui estoient rares en œuvres : de sorte que encores voyant que nous sçavons faire plus de choses qu'eux, et que noz exercices leur apparoissent admirables, ils disent que nous

(1) Il y a ici de notables différences entre le manuscrit et le texte; on a suivi la première leçon. Nous l'avouerons, nous avons cherché vainement, et dans les meilleurs lexiques guaranis ou brésiliens, une définition précise du mot *maire* ou *maïre*, qu'on rencontre si fréquemment dans nos vieux voyageurs françois, et qui désigne un *être d'une nature supérieure*. On trouve dans Vasconcellos, à propos de la légende de *Sumé*, ou si on l'aime mieux de saint Thomas, une explication de ce terme. Nous la reproduisons, sans affirmer qu'on puisse l'admettre. La trace des pieds de l'apôtre marquée sur une pierre étoit désignée encore vers le milieu du XVIIe siècle, sous le nom de *Mairapé*, le chemin de *l'homme blanc*. Ruiz de Montoya explique ainsi ce mot : *mârá*, qu'est-ce? qu'y a-t-il? Il indiqueroit sous cette forme un être mystérieux qu'on ne sauroit bien définir. Comme nous l'avons dit, il n'en est pas de même de *monan*, ou *monang*, qui désigne positivement l'être qui a la faculté de créer. Le mot *monhang-pora* signifie génération.

autres chrestiens sommes les successeurs et vrays enfans du Maire-Monan. Et ainsy nous loüoit, et preschoit estant dans son lit couché ce grand roy Quoniambec.....

Poursuite de l'histoire du précédent chapitre.

Or, ces barbares ont cette opinion, que pour ce qu'ils furent meschans à l'endroit de ce grand Maire-Monan, lequel tomba en la grande haine et indignation de tout le peuple, à cause que, soit par nécromance ou autrement, il leur faisoit apparoistre qu'ils estoient transmués en nouuelles formes, qu'ils délibérèrent de le faire mourir; mais le voyans si accort ils se doubtoient qu'il ne s'en aperceust, estimans que toutes choses, tant passées, présentes que advenir luy feussent aussy bien cogneües qu'au grand Monan, et qu'il ne les changeast tous en diverses sortes de bestes. A la fin ne pouuans plus souffrir sa vie ils le déçeurent en ce qu'il se flatoit luy mesme. Car comme il fut pagé il ne cherchoit rien mieux que destre honnoré du peuple comme vn Dieu. Car vn jour ils le vindrent conuier en vn village, qu'ils appellent en leur baragoüyn Detetpan pour luy faire Itauougane qui signifie honneur, reuérence et present qu'on doibt offrir aux prophètes et saints Caraïbes, à fin d'obtenir d'eux ce que leur estoit nécessaire pour soustenir leur vie. A quoy il ne se feit pas trop prier, quoy qu'il cogneust la hayne que le peuple luy portoit. Toutefois il estima tant de soy, et de la crainte que le commun auoit de sa puissance, qu'il alla avec eux sans compagnie d'aucun des siens. Dès qu'il est parmy ses ennemis, on luy propose deuant luy trois tas, ou buschers de bois fort combustibles, luy disans qu'il luy falloit passer par dessus ces trois tas tous allumés, et que s'il passoit sans bruslure, ils croiroient qu'il seroit le grand Caraïbe souuerain. Luy voyant que c'estoit *un faire le saut* et qu'il n'y auoit moyen quelconque de sortir des mains de ce peuple furieux s'accorda à leur requeste, et se lançant sur le premier tas passa sans sentir mal, ou brusleure quelconque. Ce qui luy donnoit desja

quelque espérance, et grand estonnement au peuple assistant. Mais il s'esvanoüit sitost qu'il fut sur le grand bucher, où qu'il n'eut pas sitost mis le pied qu'il cheut au feu, et flammes, et fut brulé, et consommé tout soudain. Ils disent toutefois que cela ne se fit pas sans miracle. Car la teste luy fendit auec vne si grande impétuosité et bruit si hideux, que le son monta jusques au ciel et à *Toupan*. Et de là disent que s'engendrèrent les tonnerres (1) dès le commencement, et que l'esclair qui précède l'esclat du tonnerre n'est que la signification du feu par lequel ce maire fut consommé. Pour la mort duquel s'ensuiuit quelque temps après la ruine de la terre par le déluge. Et ne trouués estrange que je m'amuse à chose si friuoles, attendu que ce peuple sans loy, cognoist par tels discours ce qui est mal et bien fait. Et que si la vérité de l escriture sainte luy estoit annoncée peut estre l'embrasseroit-il de meilleur courage que plusieurs de nous ne font. Le déluge doncq que ces pauures barbares chantent et duquel ils m'ont souuent parlé, à leur aduis et opinion a esté vniversel et général disants que *Sommay* (2) grand pagé, et Caraïbe descendu de la race d'iceluy que

(1) Ainsi se trouve clairement expliqué ici l'attribut de *Tupan*, qui n'est, on le voit, qu'un dieu secondaire, bien que tous les voyageurs, faute de connaître cette théogonie, l'aient considéré comme le dieu suprême. Simon de Vasconcellos, si estimable d'ailleurs, n'atteint pas tout à fait la vérité, lorsqu'il donne au mot Tupan la signification *d'excellence terrifiante*. Ruiz de Montoya décompose ainsi ce mot : Tùpâ, *Tu*, admiracion, y *Pa*, pregunta. *Quid est hoc*. Voyez *Arte de la lingua Guarani*. Madrid, 1734, in-4°. On trouvera dans cet excellent lexique tous les dérivés du mot Tupan, produit lui-même d'une onomatopée. Lery fait remarquer, vers 1558, que les Turcs désignent une pièce d'artillerie par le mot *top*. Dans la *Lingoa geral*, Topanita veut dire la foudre, et Topaberara l'éclair. Selon Knivet, les montagnes si pittoresques que l'on connoît sous le nom de *Serra dos Orgãos*, étoient désignées jadis sous celui de *Tupan Boyera*. Ce mot, qu'il est facile de décomposer, n'indique-t-il pas l'existence de quelque antique sanctuaire, où la divinité redoutable des Tupis recevoit le culte des Piayes ou des Caraïbes.

(2) Dans ce mot, sans doute altéré, peut-être faut-il reconnoître *Tamoï*, le grand-père, le générateur des peuples, ou le *Sumé* de Vasconcellos.

les sauuages feirent brusler, eut deux enfants, l'un nommé Tamendonare (1) et l'autre Aricoute, lesquels estoient de di-

(1) Timandonar, il se souvient. Voyez Figueira, *Grammatica brasilica*. *Aricoute* a ici une valeur plus problématique, cependant Ruiz de Montoya donne, d'une manière assez plausible, la signification de ce mot *ari*, jour, et *coute*, mouvemens (*jour agité*). Dans ces traditions si vagues d'un peuple sauvage pour ainsi dire éteint, il y a nécessairement une certaine confusion, et bien qu'il peuple la terre après le déluge, le Temenduaré de Vasconcellos ne joue pas tout à fait le même rôle que celui de Villegaignon. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce personnage, qui a une sorte de ressemblance avec le Quetzalcoatl des Mexicains, le Viracocha des habitans du Pérou, et le Bochica de la Nouvelle-Grenade, seroit aussi un dieu barbu et appartenant à la race blanche; la tradition néanmoins a besoin ici d'être confirmée. *Sumé*, dont Vasconcellos fait un personnage à part, et qu'il faut peut-être confondre avec Sommay, le père du Noé brésilien, est considéré par lui comme offrant une identité parfaite avec saint Thomas. Nombre d'endroits sur le littoral conservoient encore au XVIIe siècle la trace des pas de l'apôtre; les Brésiliens y voyoient l'indice du passage de leur législateur. La tradition d'un déluge, le souvenir d'un arbre sacré et préservateur, n'ont pas péri chez la race Guarani. N'est-il pas bien curieux, en effet, de voir le mythe antique des Tamoyos et des Tupinambas préservé jusqu'à nos jours d'un complet oubli? On le rencontre chez les *Guarayos*, qui habitent les magnifiques forêts voisines de la Bolivie, vers les 17° de lat. sud et les 66° de long. occid. de Paris. Lorsque M. Alcide d'Orbigny visita ces Indiens, qui parlent encore le pur guarani, c'est-à-dire l'idiome des anciens dominateurs du bord de la mer, il le retrouva avec un caractère de grandeur qui nous reporte à des temps dont les misérables tribus maritimes ne nous laissent pas même soupçonner le caractère vraiment solennel. Parvenu au sein de ces profondes solitudes, le voyageur peut encore assister à l'une de ces fêtes religieuses où tout un peuple se montre reconnoissant des magnificences qui l'entourent : Tamoï, qui n'est autre chose peut-être que Tamendonare, est célébré comme aux temps primitifs. Un vieillard à la voix retentissante entonne des hymnes en son honneur, que le chœur répète comme au temps de Lery et de Villegaignon. Ici seulement le bruit du bambou, qui frappe la mesure, semble remplacer le bruit rauque du *maroca*. « Ces voix mâles, dit le voyageur, ces sons discordans des bambous, l'attitude imposante des chanteurs, leur tenue, tout dans cette cérémonie me surprit et m'étonna; je ne savois en vérité où je me trouvois transporté, mais je n'aurois pas pour beaucoup cédé ma place à ce spectacle..... Ces premiers chants s'adressoient au Tamoï, grand-père, que les Guarayos conjuroient de descendre parmi eux ou de les écouter. Bientôt ils

verses complexions et nature et par ainsy hayoient à mort l'un l'autre. Oyés comme ces bonnes gens en leurs comptes approchent de l'escriture. Tamendonare, disent-ils, étoit un grand ménager, et bon père de famille, ayant femme et enfans et se plaisant à cultiver la terre. Aricoute au contraire ne se soucioit de tout cela, seulement estoit ententif à la guerre, ne désirant que subjuguer par sa puissance toutes les nations voisines, et mesmement son frère. Or aduint vn jour que ce guerrier reuenant d'une bataille apporta le bras de son ennemy à son frère Tamendonare, en luy disant avec grande fierté, et arrogance, va craintif que tu es, j'auray ta femme et tes enfans en ma puissance, car tu n'es point asses fort pour te défendre. Le bon homme mesnager oyant ainsy parler son frère fut fort marry de son orgueil. Et pour ce, luy dit-il, si tu estois si vaillant que tu dis, tu eusses apporté ton ennemy tout entier. Aricoute indigné de ce reproche, jetta ledit bras contre la porte de la maison de son frère : mais à l'instant mesme tout le village, où ils estoient, fut élevé au ciel et ils demeurèrent bas en terre. Tamendonare voyant cecy, soit d'estonnement ou de despit, frappa si rudement la terre, que de là sourdit une grande source d'eau si haute, qu'en peu de temps elle atteignoit par dessus les collines et costaux, et sembloit surpasser la hauteur des nuës, et laquelle perseuera jusques à ce que la terre en fut toute couverte, ce que voyans les deux frères, soigneux de se sauver montèrent sur des montagnes les plus haultes de tout le païs, et taschoient se sauuer contremont les

lui demandèrent de l'eau pour leurs semences. Alors ils se levèrent, tous formèrent un cercle, et marchant par files en frappant la terre et chantant une autre hymne, les yeux baissés, ils alloient lentement dans un sens, puis se retournoient et marchoient en sens contraire. Ces hymnes sont pleines de figures et de comparaisons naïves; ils les accompagnent au son du bambou, parce que, après leur avoir enseigné la culture, le Tamoï s'étoit élevé vers l'orient du *sommet de l'arbre sacré*, tandis que les anges frappoient la terre avec des bambous. »

Alcide d'Orbigny, *Voyage, partie historique*, t. III, p. 13.

arbres avec leurs femmes. Ce qu'ils firent ainssy assavoir Tamendonare monta sur un arbre nommé Pindona (1) (duquel j'ay veu deux espèces, l'une ayant le fruit et la feuille plus gros que l'autre), y tirant avec luy l'une de ses femmes, et Aricoute monta luy et sa femme sur un autre arbre nommé Genipat (2), afin qu'ils veissent si les eaux s'abaissoient. Estans sur les dits arbres, Aricoute donna du fruit d'iceluy à sa femme (3), romps de ce fruit, et en laisse cheoir en bas. Ce qu'elle ayant fait ils cogneurent qu'il n'estoit point temps de descendre aux vallées et que les eaux estoient encore fort hautes. Ils tiennent que par cette inondation tous les hommes et les animaux furent noyés sauf les deux frères et leurs femmes desquels sortirent deux divers peuples après le déluge nommés Tonasseares surnommés Toupinambaux (4) et les Tonajas, Hoyannans surnommés

(1) *Pindo*, palmier ; *Pindoba*, palme.

(2) *Genipayer*. Genipa Americana Linné.

(3) Le fruit astringent de cet arbre fournit aux Américains un suc d'abord parfaitement limpide, mais qui en se séchant teint la peau en noir avec des reflets bleus ; la teinture si usitée du genipa dure dans tout son éclat environ neuf jours. Les deux arbres qui sauvèrent le genre humain durant le terrible cataclysme, ont leur analogue dans plusieurs autres mythologies américaines. Chez les Tobas, entre autres, l'âme monte au ciel par l'arbre *Lladigua*, qui unit la terre aux cieux. Dans le mythe brésilien, tel qu'il est raconté par Vasconcellos, Tamandouaré vit avec sa famille des fruits de l'arbre gigantesque, qui l'a sauvé de la mort. Après le déluge il descend aussi de son gîte pour repeupler la terre. Voyez *Cronica da Companhia de Jesus*. Lisboa, 1628, in-folio. Près d'un siècle sépare les deux récits.

(4) Lery, si exact ordinairement, écrit *Tooupinambaoult*. Frappé de la divergence assez bizarre au premier abord qui existe dans la manière dont les écrivains du XVIe siècle désignent la nation la plus célèbre du Brésil, nous avons essayé d'éclaircir ce point, et nous y sommes parvenu en recourant aux sources primitives. Les *Tupinambas* des Portugais, les *Tooupinambaoults* de nos vieux voyageurs, sont un seul et même peuple, et si l'on veut faire attention à la prononciation des langues méridionales, on verra que cette appellation est presque identique. Les anciens écrivains françois ajoutoient seulement la diphtongue *aou*, qui constitue une forme admirative. *Tooupinambaoult*, tel que l'écrivoit Lery, signifioit donc le noble peuple de Dieu. Un coup d'œil sur le Tesoro de Ruiz de Montoya suffira pour convaincre

Tominous (1), lesquels sont en discorde et guerre perpétuelle; tellement que les Toupinambaux se voulans glorifier et se dire plus excellens que leurs compagnons et voisins, ils disent nous sommes descendus de Tamandonare et tu es yssu d'Aricoute, comme si par là ils vouloient inférer que Tamendonare fut plus homme de bien qu'Aricoute, mais la cause de tel advantage, je ne l'ay peu sçavoir d'eux et ne me le sçeurent oncq dire, veu que l'un fut aussy bon que l'autre en adressant ceux qui sont descendus de leur race, lesquels sont tous sanguinaires et gens qui mangent la chair humaine. Au reste je proteste au lecteur n'auoir escrit chose dans cette présente histoire, entre autre de la vie de ce peuple qui ne soit véritable, sans rien avoir tiré, ne ravy d'un tas de resueurs, qui ont escrit de ces pays là, et ce qu'ils en ont dit est par un simple rapport, et ouy dire, ne laissant toutefois selon leur fantaisie donner des noms à plaisir aux terres et prouinces, sans propos ni raison : afin que l'on ne cognoisse leurs impostures ils vous amènent un nombre de très grandes rivieres, remarquans villes et promontoires, isles habitées, et deshabitées où il n'y a ny l'un, ni l'autre. S'ils ont pris quelque chose, ils font conscience de rendre graces à celuy, du quel ils l'auront desrobé et qui l'a deuant eux rédigé par escrit.

Du grand Caraïbe, institution et vie de leurs prophètes.

Depuis que j'ay commencé à vous descrire un petit sommaire de la créance, en la quelle sont plongés les sauuages de la terre australe, il m'est aduis qu'il n'y a point de danger de poursuiure le reste de leur transformation et créance. Parquoy je vous

le lecteur de l'exactitude de notre assertion. Il est probable qu'au temps de leur prospérité les dominateurs de Bahia et d'une portion de la baie magnifique de Rio de Janeiro, aimoient à se désigner ainsi en parlant aux François. Les Portugais, qui étoient habituellement en guerre avec eux, les désignoient simplement par le nom que leur donnoient les peuples brésiliens du littoral.

(1) Il y a ici une altération visible des noms.

ai desja parcideuant dit, d'où ils estiment que l'eau de la mer a prins son origine et veux ici amener leur opinion touchant le feu qu'ils disent que Monan auait réservé entre les espaules d'une beste asses grande et lourde, qu'ils nomment *aïgh*, et le quel les deux frères tirèrent après le déluge, et disent, que encore cest animal porte les marques : pource que, à dire la vérité, si vous contempliez ceste beste de loing, comme i' ay fait quelque fois, lors qu'ils me la monstroient par vne certaine curiosité, vous iugeriez (tant sa couleur est viue vers les épaules) qu'elle est toute en feu, et de pres on iugeroit qu'elle a été bruslée au dit endroit; et n'apparoist ceste marque, sinon aux masles. Encor de présent les sauuages appellent ceste impression de feu en ladite beste *tatta oupap*, c'est à dire feu et foyer (1). Je pense que ç'ont esté ces gentils Caraïbes et Pagez, desquels il y en a assez bon nombre qui leur meirent en teste ces resueries et de la mer, du feu, et du tonnerre, veu que ce sont les plus grands imposteurs de la terre; que s'ils auoient la cognoissance des lettres, comme nous auons, ce serait assez pour acheuer de tromper et séduire ce misérable peuple; lequel tient comme chose asseurée et véritable, que depuis le dit déluge aduenu, ne se sont passées que cinq ou six générations, et disent tous tant grands que petits, qu'ils le tiennent de leurs peres, sans qu'ils sçachent, ne qu'ils ayent iamais ouy parler de Noé, ne comme il bastit l'arche, en laquelle il fut sauué luy huictième, ains se rapporte leur histoire aux deux freres sus-dits, Aricoute et Tamendonare. Leur estant si fresche la mémoire (comme ils disent) de ce déluge, fault penser qu'il ne fut pas si petit, qu'il ne gastast plus de sept à huict cens lieuës de

(1) Le récit transmis ici par la légende est tout à fait d'accord avec un fait curieux bien connu des naturalistes. Le Bradype aï, *Bradypus tridactylus Linn.*, ou paresseux, a entre les épaules une place de forme ovale dont les poils sont courts et soyeux, d'un orangé vif, avec une bande longitudinale d'un beau noir au milieu. On le désigne sous le nom d'aï à dos brûlé. Voy. *Dict. d'hist. nat.* Le nom vulgaire de l'aï au Brésil est *preguiça*.

païs, à sçauoir depuis la riuiere de Plate, iusques au promontoire des Cannibales : veu que ceux du cap ou promontoire de Fric, se disent estre venuz de la race des Caraïbes, peuple qui est parmi les cannibales.

Ce Maire ou grand Caraïbe, duquel i'ay parlé cy deuant, estoit homme fort solitaire, viuant de peu, et faisant grande abstinence; non que pour cela, luy ou ceux qui le hantoient, suyuissent quelque exercice de religion, fors qu'ils se monstroient *angatouren*, sçavoir bons et débonnaires et gracieux à toutes personnes (1), sans que sa grande familiarité causast aucun preiudice à son prochain. Bien est vray, qu'il menoit tousiours avec luy bonne compagnie et menu peuple, qui le suyuoit pour opinion de sa sainctetté de vie, et à cause que ce Caraïbe disoit bien ce qu'il prétendoit leur persuader, à la manière que faisoit le peuple de la barbarie le temps que le cherif preschoit contre les erreurs de Mahomet, combien que luy mesme fut mahometain. Or ce de quoy le Caraïbe leur parloit, c'estoit, non de la considération de la vie éternelle, en laquelle il estoit aussi peu instruict que ceux qui le suyuoient, ains seulement leur apprenoit la grandeur du ciel, ainsi qu'il la pouuait comprendre, le cours de la lune et du soleil ; et fut le premier qui leur apprint les cherryppycouares, c'est à dire, les ames estre immortelles, sans passer plus outre en l'estat auquel elles sont, estant sorties de leur corps. Leur apprint en oultre, quels fruicts, arbres et plantes estoient bons ou mauuais, venimeux ou salutaires; en quoy ils ont fait si bon profit, qu'ils n'ont affaire de chirurgien medecin ou apoticaire, pour les ayder à guérir leurs playes ou maladies. Leur monstra aussi l'vsage de ce qui est profitable et comme il se falloit gouuerner, leur défendant certaines bestes, comme nuisibles à leur santé, si comme sont les bestes pesantes et lourdes à la course; pource

(1) *Angatura* (hermoso). Ant. Ruiz Tesoro, p. 41. *Xeangaturam ; ser virtuoso* (être vertueux). *Nomenclatura brasilica.* Manuscrit.

(disoit-il) que cela les rendroit pesans et endormis, soit pour courir à la chasse, ou aller à la guerre contre son ennemy; autant leur en disoit des poissons, qui ne sont legiers et promps à la naige, soit en la mer, ou ès riuières d'eau doulce. De luy ils apprindrent aussi à ne porter aucun poil sur eux, que celuy de la teste; qui est cause, que les femmes ostent et arrachent le poil de la barbe à leurs maris, et de leurs sourcils; les maris au semblable arrachent le poil amatoire à leurs femmes; et ont en détestation ceux qui en portent auiourd'hny entre eux, mesme ceux qui ont l'haleine puante, et des cicatrices ou fontaines venues des maladies communes entre eux, nommees *pians*.... Et si quelcun faict quelque acte lasche et vilain, ils le vituperent à touiours, tout ainsi que à iamais ils louangent la vertu et magnanimité des excellens d'entre leurs prédecesseurs. C'est de l'institution de ce grand Caraïbe qu'ils vsent de certaine ceremonie enuers les enfans nouueaux-nez, afin qu'ils deviennent bons et vaillans au fait de la guerre. »

Si nous voulions poursuivre l'exposé curieux de ces mythes, nous rappellerions la transformation de Maire-Monan, qui, sous les traits gracieux d'un enfant luttant avec d'autres enfans, donne à la terre la *Yetic*, l'*Avati*, le *Comendra* (1), si utiles à la subsistance des Indiens. Nous signalerions encore le puissant et rusé chasseur *Maire* Poxi (2), l'envoyé du dieu créateur, qui fécondant une jeune vierge par le présent d'un poisson mystérieux, l'emmène, elle et son fils, dans un lieu merveilleusement fertile, où s'opèrent les plus étranges métamorphoses. Poxi ne tarde pas lui-même à se transformer, et, dépouillant sa hideuse enveloppe, devint le plus beau des hommes avant de s'élancer vers les cieux. Nous aurions aussi à rappeler les terrestres aventures de ce fils d'un favori des dieux et le fu-

(1) *Yeti*, patate (voy. Ruiz) *avati*, le maïs. (Loc. cit.) *commandâ*, haricot. Voy. *Dicc. Bras.*

(2) *Pochi* : littéralement; le colérique, l'intraitable, le détestable, le méchant.

neste présent qu'il fait dans sa colère à un guerrier, qui semble méconnoître son origine. On verroit comment un de ces brillants diadèmes de plumes que les Indiens savent tisser avec tant d'habileté, n'est autre chose qu'une couronne de flammes, et devient entre les mains du fils de Poxi un présent aussi funeste que celui donné par Nessus. *Maire Ata,* le dieu voyageur, est le successeur immédiat de l'être redoutable qui punit ainsi l'orgueilleux. Il unit son sort à une femme, et l'emmène pour qu'elle lui serve de compagne dans ses terrestres pérégrinations; néanmoins il l'abandonne, et le fruit de ses amours divins parle à la jeune mère dans le sein qui l'a conçu. L'épouse délaissée est victime de la brutalité d'un hôte dont elle réclame l'hospitalité, et elle conçoit un autre enfant; mais c'est pour être bientôt la cause d'un nouveau crime. Suppliante, elle va demander l'hospitalité à un village, dont le chef cruel porte le nom du tigre indien; *Januare* l'accueille d'abord, puis la fait servir à un épouvantable festin. Les entrailles de la jeune femme ont été jetées à quelque distance du village; une Indienne que le hasard conduit en ce lieu, y trouve les deux jumeaux souriant à la mère adoptive que la fortune leur envoie. Elle les emporte, et dès lors l'abondance règne dans la cabane de l'Indienne hospitalière. Tous les fruits de la terre y sont rassemblés, grâce au fils immortel de Maire Ata. Les deux jumeaux vont croissant en force, mais ils n'ont rien de commun que leur amour fraternel; l'un a hérité des attributs presque divins de son père; l'autre est sujet à toutes les foiblesses de l'humanité. Ils s'unissent toutefois dans une même pensée de vengeance. Ici, le caractère vindicatif de la race indienne apparoît dans toute son énergie. Sous prétexte de conduire les habitans du village, qui accueillirent jadis leur mère, dans une vallée délicieuse où croît un fruit abondant, ils entraînent cette population ennemie, et Januare lui-même, vers une île fertile, soulèvent les flots et noient impitoyablement cette multitude. Le pouvoir du fils d'Ata transforme cependant en animaux des forêts tous ces misérables, sans doute pour que,

sous une forme nouvelle, ils puissent servir à de nouvelles vengeances.

Après cet exploit, les deux frères se voyant dans une profonde solitude, prennent la résolution de chercher les traces du héros qui séduisit leur mère. *Ils font tant par leurs journées*, dit la vieille légende, qu'ils arrivent enfin au promontoire que les Européens ont nommé depuis le *Cap Frio*. Là, ils entendent parler d'un être merveilleux, doué du don de prophétie; c'est un vieillard redouté, et que personne n'ose interrompre dans son asile. Persuadés qu'ils ont rencontré l'être mystérieux, objet de leurs recherches, ils se présentent hardiment à lui. « Qui vous amène ici? dit le prophète d'une voix courroucée.— L'espoir de rencontrer Maire Monan Ata, répond le plus hardi, et nous l'avons trouvé; nous venons le servir comme on sert un père. »

Alors commence le récit des jeunes voyageurs, l'histoire des malheurs de leur mère; celle de la vengeance qu'ils en ont tirée : une seule chose est cachée au prophète, c'est la naissance illégitime de l'un des frères. Maire Ata a reconnu ses fils, mais il veut les éprouver. Les jeunes guerriers tirent de l'arc devant lui, et leurs flèches demeurent en l'air; cette première indication d'une origine divine ne lui suffit pas, il en exige une seconde. La roche d'*Ita-Irapi* (1), qui s'entr'ouvre et se referme tour à tour, doit être traversée par eux. Elle l'est en effet, mais l'un des hardis jumeaux, brisé dans ce passage difficile, ne reverroit plus le jour si son frère ne rassembloit pas pieusement ses membres épars et ne leur rendoit pas la vie. Maire Ata est prêt à reconnoître les deux frères pour ses fils légitimes; il exige néanmoins une troisième épreuve. Ils se rendront dans le lieu redoutable, où *Aignen* (2) tourmente les âmes, et ils lui

(1) *Ita*, pierre, *yribi*, voie de la respiration (pierre étouffante).

(2) Tous les vieux voyageurs françois de cette époque altèrent ainsi le nom d'*Anhanga*, le mauvais principe des Tupinambas. Dans Ant. Ruiz on trouve le mot *Angai* pour exprimer l'esprit malin. *Ang*, signifie l'âme; *Angata*, le

déroberont l'amorce prodigieuse dont il arme sa ligne pour pêcher le poisson *Alain*. Ici même dévouement du héros immortel pour son frère; l'enfant des hommes déchiré par Aignen périroit à tout jamais s'il n'étoit miraculeusement rendu à la vie par son compagnon. Maire Ata ne peut se refuser à l'évidence; ses enfants sont bien descendus au fond de l'abîme, ils lui rapportent un énorme quartier de tapir, dont Agnen se sert pour pêcher le poisson gigantesque : le prophète solitaire les reçoit donc avec joie, et ne les récompense, dit la légende, qu'en leur préparant de nouvelles épreuves. Évidemment, le rhapsode sauvage qu'interrogea le voyageur du XVIe siècle, s'est fatigué, et il lui restoit encore bien d'autres récits à faire. Quant à moi, je m'arrête, ma tâche est terminée; je soumets ce fragment d'une théogonie brésilienne à ceux qui sont véritablement juges de sa valeur; mais je ne l'explique point. L'authenticité de la source où il fut puisé, me semble offrir peu de doutes, et je renvoie, pour les portions que je me suis contenté d'analyser, au livre du cosmographe de Henri II (1).

scrupule de l'âme, l'inquiétude; *Angûera*, l'âme hors du corps, le fantôme. L'esprit tentateur, dans la *Lingoa geral*, est désigné par le mot *jerupari*, tromperie. (Dict. ms.) *Jerupari-caba* signifie la tentation. Les *curupiras* sont les démons qui apparoissent au sein des forêts; les *upiaras*, les hommes marins, les génies des eaux. (Voy. sur ces êtres redoutables Gabriel Soares, *Noticia do Brazil.*) Le fragment conservé par Thevet parle de l'*agnen païticane*, le lieu où les morts brûlent et font sécher le poisson alain. Il y a évidemment ici plusieurs mots altérés.

(1) Les peuples qui durent adopter cette théogonie furent, selon toute probabilité, ceux qui conservèrent l'usage de la *lingoa geral;* nous les nommerons dans l'ordre conservé par Simon de Vasconcellos; il cite : les Tobayaras, les Tupis, les Tupinambàs, les Tupinaquis (Tupiniquins), les Tupigoaes, les Tumiminos, les Amoigpiras, les Araboyâras, les Rariguoaras, les Potigoares, les Tamoyos et les Carijos. Dans l'ordre rationnel, selon nous, les Tamoyos devroient marcher en tête. Vasconcellos avoue qu'il y avoit encore plusieurs nations qu'il néglige de nommer, et qui parloient la même langue. Nous pourrions citer entre autres les *Margajas*, ou *Margayas*, dont il est fait mention de temps à autre dans les poëtes françois du XVIe siècle; ils occupoient un territoire fort éloigné de celui dominé par les Tabajaras; ils parcouroient

Poëmas Brasilicos do Padre Christovão Valente theologo da Companhia de Jesus, emendados para os mininos Cantarem ao santissimo nome de Jesus.

Jesu, moropyçyorána,
Jesu, Tecó catú iâra,
Jesu, toryberecoára,
Jesu, xe poçánga ymána
Jesu, xe remimotára.

Päí Jesu, Xepoçánga,
Xe pyá, xe recobé,
Xe pëiá umé iepé,
Eporauçuboc xe ánga,
Tipyatã nde recé.

Nde po guyripe xe nónga
Nde morerecoár xe rí,
Toçó xe ánga iepí
Tecó catú monöónga
Nde rakipoéra rupí.

Xe pyá, xe ánga eiár
Nde mbäeramo tauié :
Xe möapyçyc iepé,
Nde rauçûba aipotar
Cauçubipyra çocé.

Ocykyié nde çüí
Anhánga nde möabáetêbo

la côte entre Espirito Santo et Rio de Janeiro. Ils parloient, à ce qu'il paroît, l'idiome des Tupis, et devoient avoir fait partie jadis de la grande confédération du peuplé conquérant. Lery les nomme fréquemment comme étant les ennemis les plus implacables des Tupinambas, qui faisoient leur résidence dans la baie de Rio de Janeiro. Dix jeunes Margajas, âgés de huit à dix ans, furent offerts en 1557 à Henri II, par Villegaignon. Le roi en fit présent à M. de Passi et à d'autres personnages de la cour.

Eiorí emocykyêbo,
Toçó umé ôca rupí
Oré ânga monghüêbo.

Nde pópe oré ânga rui,
Oré rerecoâreté :
Oroierobiá nde recé
Oré recobé pucuí
Oré rauçubá iepé

A virgem Santissima Maria May de Deos senhora nossa.

MOTE.

Tupã çy angaturáma,
Santa Maria xe iára,
Nde reça porauçubára
Xe recó catúãoáma.
Xe ánga remïecára.

GLOSSA.

Ababycagoérëyma,
Caräíbebé poaitâra,
Ybácpôra mborypâra,
Tecótebēçâbëyma,
Anhânga momocembâra.

Enëï morerecoâra,
Icó xe nhëéng päâmã
Jesus robaké möâma,
Tecó catú angagoâra,
Tupã cy angaturâma.

Ereicatú xe pëâbo
Anhánga recó çüí :
Xe catú ãomâ rí
Enëï xemboaguatâbo
Nde angaturama rupí.

Xe iekyìme bé corí
Emocanhem xe räangàra :
Xe ánga nde rauçupàra
Eraçó ceroieupí,
Santa Maria xe iâra.

Abápe nde renoïdâra
Oçó tenhé nde çüí?
Enhemoçainan xe rí :
Moreauçûba rerecoâra
Nde rerapoâna iepí.

Ybipòra aipó ëí,
Cëynhê nde recaçâra,
Apyâba abé mombegoâra
Oimoçaï tába rupí
Nde reçá porauçubâra.

Otï coaracy ocêma
Nde berâba robaké;
Iacy tata cuêpe é
Inhemimi nde cöêma
Ara rorypâbeté

Apyâba dëitëé
Oybamo nde möâma
Nëï, nëï epüâma
Tereimëéng opábenhé
Xe recó catú ãoâma

Tupã Jesus nde membyra
Oimöin çupí mbaé,
Iangaipábäé dëitëé
Oceca eté nde poguyra
Oiecoçurëymebé

Xe angai pabóramo abé
Aipouçú eté eté xe iára,
Iori xe pycyrõçâra
Xe moiecoçúb iepé,
Xe ánga remiecâra.

Ao Santo anjo da Guarda.

ESTRIBILHO.

Peiorí apiyábetá,
Oiepé tiaimöeté
Iandé Caräíbebé

COPLA.

Xe raroâna ybakyguâra,
Caräíbebé porânga,
Eimböé catú xe ánga,
Toicüáb ybâca piâra.
Xe rúba, xe rerecoâra,
Nde recé nho taguatá
Eipëá xe räangâra
Peiorí, apyábetá,
Oiepé tiaimöeté
Iandé Caraíbebé

Tupã robaké eicôbo
Xe çüí derecyryki,
Naxemopyá tytyki
Anhânga xerapecôbo.
Deitëé moxy oçôbo
Oätápe xe reiá
Nde po guyrpe xe moingôbo
Peierî apyabetá, etc.

Xe irúnamo memé
Nde ãme xe rauçubâbo,
Daëicatúi nhemonguyãbo
Tecó angaipâba pupé.
Dotïi cerâ acé
Marã oicôbo ára ia.
Oäröâna robaké,
Peiorí, apyábeta, etc.

Do santissimo sacramento da Eucharistia.

ESTRIBILHO.

Myiapé ybakygoâra,
Apyábebé rembïú,
Xe ánga recó pucú.

COPLA.

Xe ambyacy poçánga,
Xe recó tebẽ rupiâra,
Ecepiác xe maräâra,
Tereçauçubár xe ánga.
Iorí xe recó monhánga
Myiapé ybakygoâra,
Apyábebé rembïú
Xe ánga recó pucú.

Xe ánga Täygäyba,
Xe ánga ierobiaçâba,
Ybypôra moeçaïbâba.
Ybâca pôraroryba,
Moreauçubâra yba,
Myiapé ybakigoâra, etc.

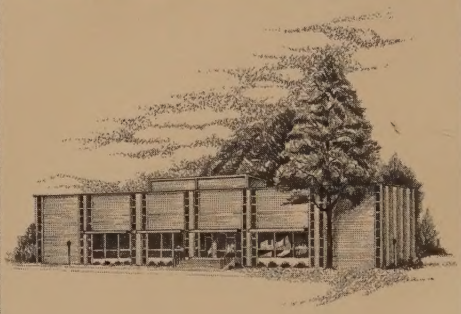
Nde angaturâma rí
Eiorí xe poreauçubôca
Eipytibyróc xe róca
Nde pytaçâba iepí,
Taguatá nho nde rupí,
Myiapé ybakygoâra, etc.

Iangaturámbäé çupé
Myiapé tecobé iára :
Ipoxybäé taçâra
Teõ oguár oioupé :
Oiepé mbïú pupé
Pecepiác tecóparâba?
Apyabebé rembïú,
Xe ánga recó pucú.

Ces poésies sont en tête du livre suivant qui a complétement disparu de la circulation : *Catecismo brasilico da doutrina christãa, com o ceremonial dos sacramentos e mais actos parochiaes. Composto por padres doutos da companhia de Jesus aperfeiçoado e dado a luz pelo padre Antonio de Araujo da mesma companhia, emendado nesta segunda impressão pelo P. Bertholameu de Leam da mesma companhia.* Lisboa, na officina de Miguel Deslandes, 1681, pet. in-8 esp. La 1re édit., devenue presque introuvable, est de 1618.

On l'a remarqué sans doute, l'effigie du prince devant lequel les *Brisilians* de 1550 figurèrent leurs danses et leurs combats, a été reproduite en tête de cet opuscule; elle est copiée sur un médaillon bien connu, et habilement réduit par un nouveau procédé dû à M. Achille Collas. Ce moyen d'introduire la numismatique et la réduction des bas-reliefs dans un texte, doit avoir nécessairement les résultats les plus précieux.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.



FUNDERBURG LIBRARY
MANCHESTER COLLEGE

918.1
D416f

918.1 D416f
Denis, Ferdinand, 17
Une fete bresilienne celebree
c.1
150101 000
3 9315 00037580 5
MANCHESTER COLLEGE LIBRARY

DATE DUE
WITHDRAWN
from
Funderburg Library

918.1
D416f
Denis
Une fete bresilienne celebre
a Rouen en 1550

S0-FMK-472